

BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE

Naudin : la résistance d'un moulin

La comtesse Compans

Le Groupe Dor

L'eau potable, éternel problème



Le moulin de Naudin en 1989 (photo A. Molin)

TABLE des MATIERES

Naudin : la résistance d'un moulin	1
Sous l'A380, 200 000 ans d'histoire	8
La comtesse Compans	10
Le Groupe Dor	14
Jean Mermoz, défricheur d'espace	22
L'eau potable, éternel problème	25
Mémoire d'un «flanqueur»	33
Hommage à Victor Hugo	33
L'exposition : Histoire de la monnaie	39
La journée de la femme	40

L'équipe rédactionnelle de cette revue s'est constituée depuis décembre 2001 en une association portant le nom : « BLAGNAC HISTOIRE et MEMOIRE »

Siège Social - 97, Vieux Chemin de Grenade - 31700 BLAGNAC

Responsable de publication : Germaine Ricard

Comité de Rédaction : Alain Lauret - Suzanne Béret - Daniel Bonzom - Henri-Robert Cazalé
Jacques Sicart - Jeannette Weidknet

NAUDIN : LA RÉSISTANCE D'UN MOULIN

Les salles de Naudin, le chemin du moulin de Naudin, bientôt le lotissement du moulin de Naudin et le moulin de Naudin, tous les blagnacais sont familiers avec ces appellations. Mais pourquoi Naudin ?

Ce nom est celui du Docteur Naudin, le bâtisseur du moulin dont l'imposante ruine s'élève en bordure de la rive gauche de la Garonne sur la commune de Beauzelle à la hauteur de la zone verte des Quinze Sols.

LE DOCTEUR PIERRE NAUDIN

Né à Fabas (Ariège) le 15 octobre 1783, Pierre Naudin est le fils de Jean Naudin négociant à Fabas et de Jeanne Monnereau. Il faut croire que Pierre Naudin est un brillant sujet et que les affaires de Naudin père sont florissantes car celui-ci envoie son fils faire ses études de médecine à Paris. Nanti de ses diplômes, il revient au pays dans les premières années du 19^e siècle et s'installe à Toulouse : 5, rue des Pénitents Gris. Il ne tarde pas à être nommé professeur adjoint à l'école de médecine de la ville (la Faculté de médecine ne sera créée qu'en 1878).

Le 12 août 1816, le Dr Pierre Naudin épouse Lise, Françoise, Marguerite Bouchage, fille de Claude Bouchage, négociant en tissus et soieries 11, rue de la Bourse et de Marguerite Jeanne Pétronille Gilibert, elle-même fille de Jean Vital Gilibert, notaire royal à Toulouse, et important propriétaire blagnacais. Par ce mariage, le docteur Pierre Naudin se trouva apparenté avec plusieurs familles blagnacaises. Lors de la signature de son contrat de mariage le 12 août 1816 à 9 heures du matin devant Me Saurine, notaire royal à Toulouse assistaient entre autres, Nicolas Alexis Ferradou et son épouse Joséphe-Françoise Gilibert, leur fils Prosper Ferradou, futur maire de Blagnac, Maître Gervais Gaillard, notaire royal à Blagnac, maire de Blagnac et son épouse Marie-Josèphe Gilibert, M. Pierre Cornu. Le contrat était rédigé en ces termes : « Pour aider à supporter les charges de son mariage, M. Bouchage a donné et constitue en dot à Mlle sa fille, future épouse, et conséquemment à M. Naudin son fiancé, la somme de vingt

mille francs que M. Bouchage a payé et délivré en espèces sonnantes jusqu'à l'appoint que M. Naudin a vérifiées, nombrées et emboursées (sic) à la vue du dit notaire, dont il a fait quittance à M. Bouchage».

En 1828, le Docteur Naudin est nommé professeur titulaire de la chaire « Anatomie et Physiologie » à l'École de Médecine de Toulouse, poste qu'il occupera jusqu'en 1855.

Il a laissé le souvenir d'un excellent anatomiste et chirurgien.

Il avait été élu membre de la Société Royale de Médecine.

Le Docteur Naudin meurt à son domicile toulousain : 3, rue du Fourbastard le 13 mars 1865 à l'âge de 82 ans.

Lors de la création en 1939 de l'hôpital de Purpan une salle portera son nom.

ET LE MOULIN ?

Le 21 août 1830, le Docteur Naudin achète aux époux Teyssier/Regnault, demeurant à Grenade-sur-Garonne, par devant M. Rigailhou, notaire à Toulouse, la propriété de la Bourdette, sise sur la rive droite de la Garonne, dans le quartier de Ginestous, sur les communes de Toulouse et de Fenouillet. La propriété comportait une maison d'habitation, un pigeonnier, 19 ha 68 de terrain planté, 5 ha 3 de ramiers, 3 ha 72 de cultures pour une superficie totale de 31 ha 29 d'un seul tenant. Il s'y ajoutait deux champs séparés sur les communes de Fenouillet et Toulouse, quartier



Le Professeur Pierre Naudin - Musée de la Médecine Hôtel-Dieu Cliché M. Péchaladens.



Le moulin de Naudin état actuel

Lacourtenourt, de 56 ares 80 chacun (1 arpent). Ces deux terrains seront expropriés en 1839 pour le creusement du canal latéral à la Garonne. En plus un terrain à Lalande « de contenance et de situation inconnus » que le Docteur Naudin accepte « à ses risques et périls ». L'ensemble lui coûte 20.000 francs. Voilà le docteur Naudin propriétaire terrien. Il faut croire qu'il avait déjà une idée sur l'utilisation de cette propriété, car dès le 18 février 1831, il dépose auprès de l'Administration des Ponts et Chaussées, Service de la Navigation, une demande d'autorisation de construction d'un moulin à 4 meules et d'un canal de dérivation des eaux de la Garonne d'une longueur de 1200 mètres environ entièrement creusé sur sa propriété.

L'Administration, selon l'usage, déclare une enquête de commodo et incommodo sur les communes de Toulouse et Fenouillet. Les habitants de Fenouillet n'y voient aucun inconvénient et le maire de Fenouillet délivre un avis favorable. Pour Toulouse, cela prendra un peu plus de temps ; la procédure d'affichage n'ayant pas respecté les délais légaux, il fallut recommencer. Seul le plus proche voisin de la propriété de la Bourdette, Monsieur Leblanc, s'y opposa en raison des risques que le creusement du canal ferait courir aux berges de la Garonne en cas de crues. (NDLR : la suite lui donna raison). Cette opposition ne fut pas prise en compte et le

maire de Toulouse délivra un avis favorable. L'Administration des Ponts et Chaussées donna son accord après établissement d'un cahier des charges sévère qui donne une idée des travaux qu'entreprit le Docteur Naudin pour alimenter son moulin :

« Art. 1° - Le Sieur Naudin, docteur en médecine, demeurant à Toulouse sera autorisé à construire sur sa propriété sise commune de Toulouse au lieu-dit La Bourdette sur la rive droite de la Garonne un moulin à blé qui sera alimenté par une déviation des eaux de cette rivière.

Art. 2° - La dérivation aura lieu au moyen d'un canal qui aura au plus six mètres de largeur au niveau du sol naturel et qui devra être entièrement creusé sur la propriété du pétitionnaire de manière à rendre les eaux à leur cours naturel à la sortie de la dite propriété.

Art. 3° - La prise d'eau sera faite au moyen d'une coupure de quatre mètres de largeur au plus pratique dans la digue ou épi en charpente et pierres qui existe à la partie d'amont de la propriété du pétitionnaire.

Art. 4° - Aux points où le canal de dérivation coupera le chemin de halage à l'amont et à l'aval et pour maintenir la continuité du dit chemin, le sieur Naudin construira deux ponts, soit en maçonnerie, soit en charpente avec culées en maçonnerie ayant quatre mètres au moins de largeur entre les têtes et dont les projets devront être soumis à l'approbation de l'Ingénieur en chef.

Art. 5° - Le pont supérieur établi près de la prise d'eau ne pourra avoir plus de quatre mètres d'ouverture entre les culées ; il aura un radier pavé en pierres de taille dont le niveau ne pourra être abaissé de plus de 50 cm en contre bas de l'étiage, en ce point le dit étiage correspondant à trois mètres trois centimètres en dessous du sommet de la borne n° 14 du nivellement général de la Garonne. A sorte que le radier du pont se trouvera à 3.53 au plus en contrebas de la dite borne qui se trouve établie près de l'épi mentionné à l'art. 3°.

Art. 6° - Le seuil des vannes du moulin ne pourra être au-dessous du niveau du radier.

Art. 7° - Lorsque le pont mentionné à l'article 5° sera construit, il sera établi sur la tête d'amont une bande de fer de 2 mètres de longueur, 5 centimètres d'écartissage (sic) au moins posée horizontalement et solidement cramponnée et scellée dans la maçonnerie de manière que son arête supé-

rière soit à un mètre au-dessus du niveau du radier.

Art. 8° - Le Sieur Naudin sera chargé à perpétuité de l'entretien du pont et du radier. Dans le cas où il cesserait de maintenir le passage sur les ponts en bon état, le canal de prise d'eau pourra être comblé sans autre formalité qu'un ordre du préfet. Si le repère était déplacé sans une permission légale, la présente autorisation ne pourrait être invoquée et serait censée n'avoir pas été accordée.

Art. 9° - Il est expressément interdit au Sieur Naudin de faire aucun ouvrage sur le lit de la rivière Garonne.

Art. 10° - A 30 mètres au plus de la prise d'eau et à une moindre distance s'il le juge à propos, ou même sur la tête d'aval du pont de halage, le sieur Naudin construira un mur en maçonnerie dont le couronnement devra être au moins à trois mètres au-dessus de l'étiage. C'est dans ce mur que seront pratiqués les vannes de prises d'eau dont la largeur assemblée ne pourra excéder 5 mètres. Chacune de ces ouvertures sera fermée pendant les crues.

A partir de ce mur, le sieur Naudin construira le long de son canal et sur la rive droite, une digue de terre joignant le dit mur et ayant comme lui une hauteur de 3 mètres au-dessus de l'étiage d'amont. Le couronnement de ces digues sera horizontal jusqu'au moulin au-delà duquel le couronnement pourra aller en s'inclinant jusqu'à la Garonne pourvu que à l'embouchure du canal la digue soit à 3 mètres au-dessous de l'étiage d'aval.

Art. 11° - L'entretien de la digue et de son mur de tête sera à perpétuité à charge du sieur Naudin. L'ouverture des vannes du coursier du moulin ne pourra avoir plus de 4 mètres de largeur au total.

Art. 12° - Le concessionnaire sera tenu, sous peine de déchéance, d'exécuter les travaux nécessaires pour mettre en jeu le tournant de son usine dans le délai de deux ans à partir du jour où l'ordonnance royale portant concession lui aura été notifiée par le Préfet.

Art. 13° - A l'expiration de ce délai ou plus tôt si l'achèvement des travaux le permet, l'Ingénieur ordinaire de l'arrondissement constatera par un rapport aux frais du concessionnaire si les travaux ont été exécutés conformément aux conditions présentées par l'ordonnance, et si le repère est établi au niveau fixé. L'usine ne pourra pas être mise en mouvement avant que cette constatation n'ait été faite.

Art. 14° - 4 exemplaires du rapport seront établis : 1) Archives Municipales

de Toulouse. 2) Au concessionnaire. 3) Archives de la Préfecture H-G. 4) Directeur Général des Ponts et Chaussées.

Art. 15° - Faut par le sieur Naudin de s'être conformé exactement aux dispositions de l'ordonnance, l'autorisation sera censée n'avoir jamais été accordée, la prise d'eau sera comblée et les lieux remis dans l'état et à ses frais. Il en sera de même dans le cas où le concessionnaires, après avoir exécuté fidèlement les conditions qui lui ont été imposées, viendrait par la suite à faire quelque entreprise dans le lit de la rivière où à changer l'état des lieux sans autorisation préalable.

Art. 16° - Réserve des droits des tiers...

Art. 17° - Lorsque l'approche du temps de l'étiage fera craindre que la navigation ne souffre par manque d'eau, M. le Préfet donnera l'ordre de fermer les vannes de prise d'eau et le concessionnaire sera tenu d'obtempérer à la première réquisition qui lui sera faite.

Art. 18° - Aucun recours possible contre l'administration...

Fait à Toulouse, le 20 septembre 1832

L'Ingénieur en chef de la Navigation

Mondet de Lagorce

Si l'on veut bien se rappeler que les canaux d'aménée et de fuite faisaient une longueur totale de 1200 mètres, le chantier était de taille.

Entre temps le 8 septembre 1831, le Dr Naudin avait demandé et obtenu l'autorisation de réparer l'épi en charpente construit en 1827 pour protéger Fenouillet et dégradé par les inondations. L'autorisation royale de construire le moulin est accordée le 24 octobre 1832 et notifiée par le Maire de Toulouse le 21 décembre 1832. Les travaux vont pouvoir commencer.

Qui fut l'architecte du moulin ?

Les archives publiques sont restées muettes sur le sujet. Mais on peut admettre une hypothèse séduisante. Depuis son mariage, le Docteur Naudin habitait 3, rue du Fourbastard à Toulouse, au n° 4 de la même rue demeurait Jacques Pascal Virebent, l'architecte de la ville de Toulouse qui avait eu comme élèves et assistants ses deux fils François et Auguste. Jacques-Pascal Virebent meurt le 13 août 1830, mais son fils Auguste continue l'activité de l'atelier dans les mêmes lieux. En outre, Urbain Vitry,

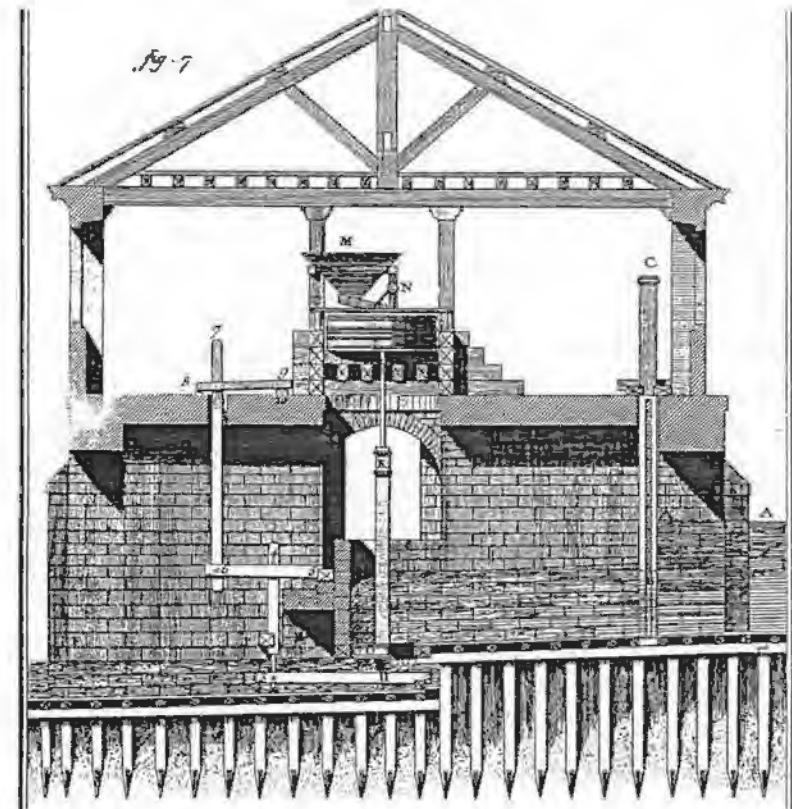
neveu et élève lui aussi de J-P. Virebent, futur architecte de la ville de Toulouse en 1836, avait été receveur aux Moulins du Château. On peut penser que le Docteur Naudin n'est pas allé bien loin chercher son architecte.

Le style néo-classique du moulin, style cher aux Virebent, tendrait à conforter notre hypothèse.

Si l'on en juge par les ruines qui sont parvenues jusqu'à nous, la bâtisse devait avoir fière allure avec ses trois niveaux. Sa niche placée au fronton du mur pignon ouest abritait peut-être une statue de St-Martin, patron des meuniers. C'était un moulin à 4 meules du type à cuves et rouets volants comme les moulins du Bazacle à la même époque ainsi que le prouve le dessin ci-contre tiré de l'Encyclopédie de Diderot. La cuve et le rouet volant permettant de faire fonctionner le moulin avec une hauteur de chute de 0.50 mètres. L'ensemble était performant et l'exploitation du moulin aurait pu être particulièrement rentable. Si la Garonne avait voulu !

L'existence du moulin ne fut qu'une longue suite de catastrophes et de déboires dont la Garonne sera le maître d'œuvre. Nous n'avons pas trouvé la date exacte de mise en service du moulin. Mais dès le mois d'octobre 1833 le pont de halage amont est emporté par une crue de la Garonne et le Docteur Naudin est obligé de demander une autorisation de prélever des cailloux dans le lit du fleuve pour réparer le pont et la prise d'eau. En 1834, il construit à frais partagés avec la commune de Fenouillet un garde terrain* pour conforter les berges de la Garonne tout le long de sa propriété.

Le 30 mai 1835, nouvelle crue dévastatrice de la Garonne, égale à celle de 1827. La prise d'eau est démolie à nouveau, le moulin est envahi par les eaux. Le meunier Antoine Bertrand perd toutes ses provisions, perte estimée à 150 Frs, ainsi que 3 pugnères affermées (1/2 arpent soit 2800 m²) de coupe de sainfoin estimées aussi à 150 Frs**. Ce détail est intéressant car il tend à prouver que l'exploitation du moulin n'avait rien de commun avec celle de la propriété. Il faut donc recommencer les travaux de restauration de la prise d'eau et de protection des berges. En 1842, il faut refaire à nouveau le garde-terrain, le Docteur Naudin demande l'autorisation de prélever des galets sur un banc d'alluvions de la rive gauche. En 1846, le 24



Les moulins du Bazacle (Encyclopédie de Diderot)

octobre, nouveaux tracass, l'Administration réclame 418,09 F. Le 16 février de la même année, le Docteur Naudin avait été mis en demeure par les Services de la Navigation d'enlever les restes de pieux de l'épi situé à la prise d'eau du moulin, ces pieux présentant un danger pour la navigation. Le Dr Naudin ayant fait la sourde oreille, l'Administration avait fait exécuter les travaux par M. J-Baptiste Bessières entrepreneur. Le Dr Naudin refuse de payer, arguant que l'épi détruit était bâti avant la construction du moulin et qu'il avait été construit par la commune de Fenouillet à qui il faut présenter la facture. Le 25 novembre 1846, l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées lui donne raison, abandonne les poursuites et renonce à récupérer sur la commune de Fenouillet les 418,06 Frs en raison d'absences de

formalités préalables. 1847, le 10 juillet, le Dr Naudin fait une demande de prolongement du canal d'aménée, celui-ci ayant reculé de 260 mètres (!) depuis la création du moulin, la hauteur de chute est devenue insuffisante en période de basses eaux. Devant l'importance des travaux, l'ingénieur en chef des Ponts et Chaussées décide de déclarer une nouvelle enquête de commodo et incommodo sur les communes de Toulouse et de Fenouillet. Si à Toulouse, il y eut peu d'opposition, mis à part le voisin de la Bourdette, M. Leblanc. A Fenouillet, à l'encontre de la 1^{re} enquête il n'en fut pas de même, et le compte rendu de la réunion de clôture de l'enquête à la mairie de Fenouillet est assez savoureux : l'ingénieur ordinaire des P & C rend compte à son ingénieur en chef.

« La réunion étant prévue pour le 4 mai 1848, mais une indisposition subite (« hum ! (NDLR) m'a interdit d'y être présent. M. Germier (conducteur de travaux aux P & C) m'y représente, mais ne trouve que le Président de la commission municipale et non les principaux opposants. Mais 120 habitants de la commune lui ont dit que s'ils avaient été prévenus plus tôt (je n'avais prévenu que un jour à l'avance selon vos instructions) la commune toute entière se serait réunie contre le projet du Sieur Naudin ».

Assistant à la réunion, le Dr Naudin devant cette opposition unanime, consent à ajourner son projet et le moulin continua à fonctionner tant bien que mal.

LA MORT DU MOULIN

2 juin 1855, nouvelle crue dévastatrice de la Garonne (6,10 m au Pont Neuf), le tablier du Pont St Pierre à Toulouse est emporté et vient s'échouer aux Quinze Sols dans les vignes du Cassé Fourcat (à l'emplacement de la nouvelle usine d'épuration). Le moulin est entièrement ravagé. Le procès verbal de bornage de 1870 est particulièrement éloquent :

« Sur la propriété de la Bourdette située à l'extrémité Nord de Toulouse, occupant une longue étendue de la rive droite de la Garonne... existait avant la grande inondation de 1855 un moulin dont le canal de dérivation d'une longueur de douze cents mètres, circonscrivait une île de cinq hectares – de superficie. L'inondation de 1855, déplaçant complètement vers la

droite le lit de la Garonne emporta toute l'île du Moulin Naudin et le talus du canal de prise devient la nouvelle berge du lit de la rivière. Par compensation, des atterrissements considérables se formèrent sur la rive gauche, l'ancien lit fut entièrement comblé et les piquets de l'ancien garde terrain Naudin se trouvent aujourd'hui, les plus éloignés, à vingt cinq mètres soixante centimètres, par les plus basses eaux, loin du gravier de la nouvelle rive gauche !! » Le moulin est abandonné. En 1867, les héritiers du Docteur Naudin, ses deux fils Jules médecin comme lui et Emile négociant, avaient adressé au Préfet de la Haute-Garonne une réclamation de droit de propriété concernant les alluvions de la rive gauche et le 11 juin 1868, ils avaient fait signifier un acte protestatoire aux propriétaires de Blagnac riverains de cette alluvion. Après discussions, un accord fut conclu :

« En conséquence, les propriétaires du Ramier de Blagnac et Messieurs Naudin frères, désirant procéder amiablement au bornage de l'alluvion, ont admis en principe que la moitié desdits atterrissements appartiendraient à chacune des parties respectives lesquelles ont ensuite, d'un commun accord, prié M. Dubois, conducteur des Ponts & Chaussées de venir établir sur les lieux, la ligne dudit bornage. M. Dubois a procédé sur les lieux, le 7 mai 1870 en présence des parties. Toute l'alluvion occupant l'ancien lit de la Garonne avant 1855 a été divisée en deux largeurs égales par une ligne brisée en un point, comprenant une longueur de 154 mètres, 60 centimètres, dans sa première partie en amont et de 245 mètres, dix centimètres dans la seconde partie en aval ; toute l'étendue de l'alluvion à droite de cette ligne (du côté de Fenouillet) devant appartenir à M. Naudin et toute l'étendue du côté opposé, à gauche devant appartenir aux divers propriétaires des ramiers de Blagnac ».

Ces propriétaires étaient : Mrs et Mmes Rocolle Jean, Broc Hilaire, Common Antoinette, Laux Jean-Bernard, Darolles Jean, Laux Guillaume, Bosc Françoise, Bosc Jean dit Bousqueton, Lacroix, Meillorat Vitale, Rouy, Durand Charles, Rocolle Ambroise, les héritiers Desclaux.

Et c'est ainsi que 400 mètres environ de rive gauche de la Garonne furent attribués à la commune de Toulouse jusqu'au 18 août 1992 où la limite communale fut à nouveau fixée au milieu de la Garonne.

On peut penser que le déport brutal vers la droite du lit de la Garonne lors de la crue de 1855 fut en partie causé par l'édification à partir de 1846 de la digue des Quinze Sols. Celle-ci supprimant au fleuve son chenal naturel de crue à travers les Quinze Sols, la Garonne ne pouvant que se déporter encore plus sur sa rive droite. La crue de 1875, de funeste mémoire, emporta la métairie et le pigeonnier de la Bourdette et sur un plan de 1880, le moulin se trouve déjà dans le lit du fleuve, à quinze mètres environ de la rive droite. La Garonne déplaçant à chaque crue son lit vers la droite, le moulin n'est



Le moulin de Naudin 25 décembre 2001.
Le massif de maçonnerie, visible sur notre photo de couverture prise en 1989, a disparu.

plus aujourd'hui séparé de la rive gauche que par un étroit chenal en voie de comblement. Mais les ruines du moulin qui résistent aux colères du fleuve et au vandalisme des hommes depuis plus de 150 ans se dégradent de plus en plus. La végétation a envahi l'intérieur du bâtiment. Le travail des racines joint à celui des eaux, la Garonne finira par avoir le dernier mot. Un imposant massif de maçonnerie situé sur la partie aval gauche du moulin qui apparaissait encore sur une photographie de 1989 a disparu, victime sans doute de la crue de l'an 2000.

Les municipalités de Beauzelle et de Blagnac devraient unir leurs moyens pour consolider ce qui reste du projet malchanceux d'un éminent professeur de médecine toulousain. Le moulin resterait l'emblème de ce que l'on pourrait baptiser le parc ... Pierre Naudin !

Georges LAPOUTGE

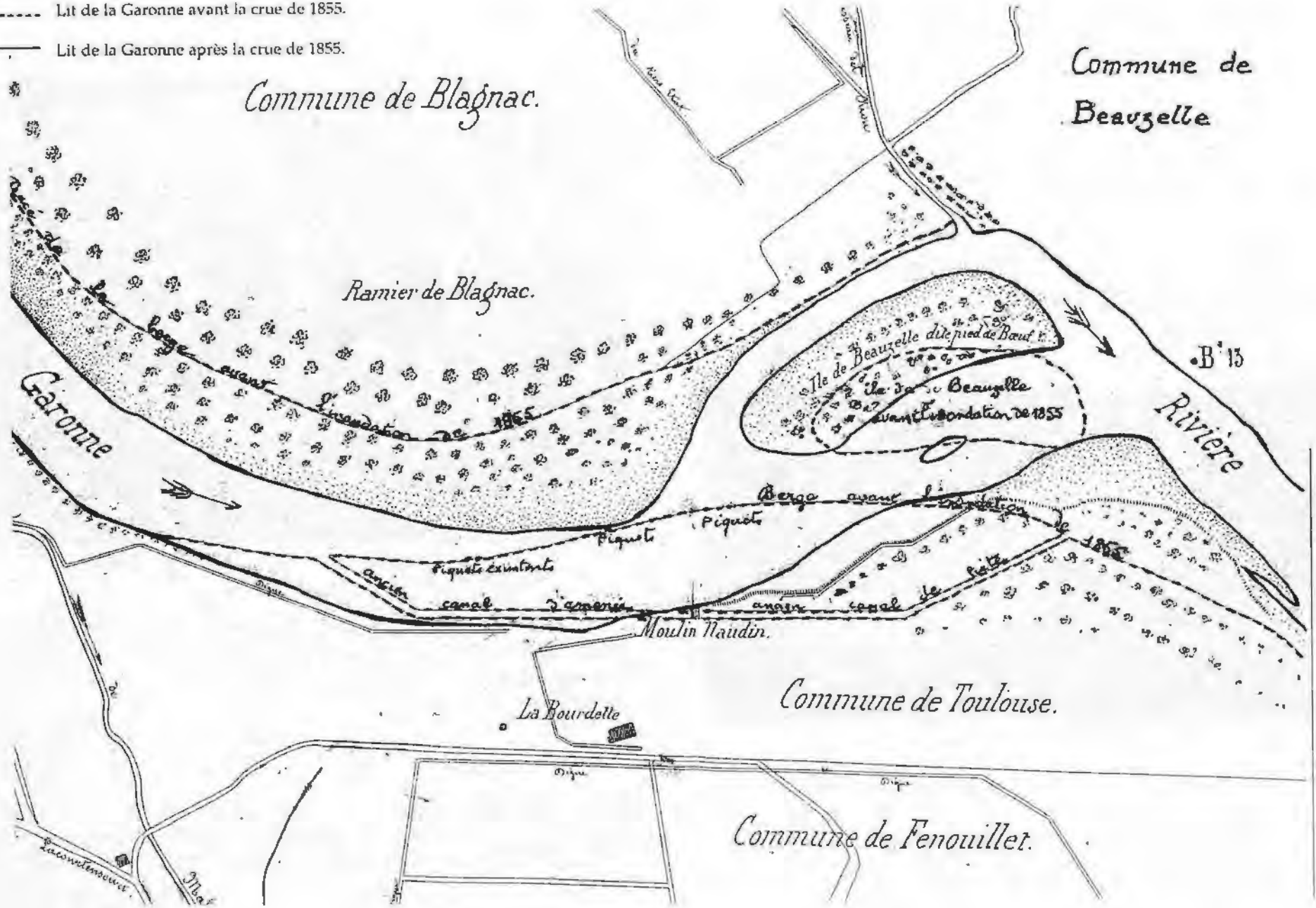
* garde-terrain : pieux enfoncés le long de la berge reliés avec des fascines et renforcés de pierres et de cailloux.

** il recevra 50 F d'indemnisation le 12 septembre 1835.

SOURCES :

- Archives Municipales de Toulouse : Etat civil et Annuaire, FD 429.
- Archives Départementales HG : 3S29-3S30-3S107-3E26588-3E26572.
- Archives privées M. Jean-Louis Rocolle.
- Musée Histoire de la médecine - Hôtel-Dieu St Jacques Toulouse.
- Atelier photo Beauzelle.

----- Lit de la Garonne avant la crue de 1855.
 ——— Lit de la Garonne après la crue de 1855.



SOUS L'AIRBUS A 380, 200 000 ANS D'HISTOIRE

Les fouilles préventives

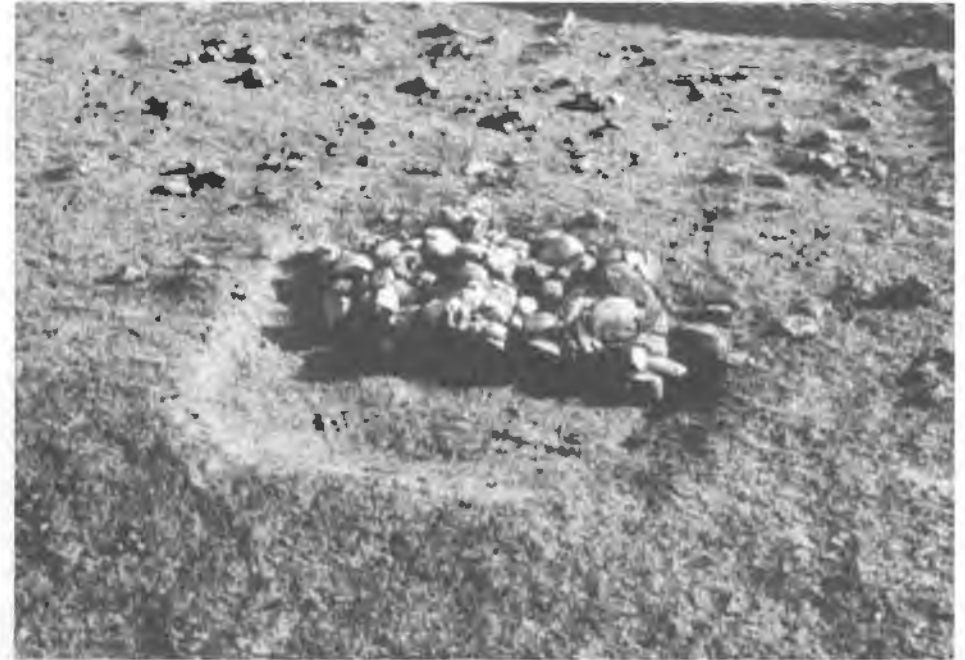
Une fouille dite « préventive » est déclenchée à l'initiative des archéologues compétents à l'occasion des chantiers extérieurs à l'archéologie et permet d'éviter que le patrimoine ne soit détruit lors de travaux d'aménagement ou d'urbanisation.

Avant d'entamer des travaux sur un terrain susceptible de recéler un site archéologique il convient donc de saisir le service régional de l'archéologie.



Vue partielle du site (photo J-L Rocolle)

D'après la loi n° 2001-44 du 17.01.2001, le programme d'opérations préventives à l'échelle régionale est examiné par les Commissions Inter-régionales de la Recherche Archéologique (CIRA), celui des grandes opérations de sauvetage, - autoroutes, lignes de TGV - le sont par le Conseil National de la Recherche Archéologique (CNRA).



Fond de foyer : 200 000 à 100 000 ans avant J-C (Photo Th Alonzo)

L'archéologue travaille alors en étroite collaboration avec l'entreprise qui doit supporter la charge financière d'un éventuel impact archéologique. Si l'importance des découvertes amène un certain retard dans les travaux des aides peuvent être mises en place .

Un nouveau site

C'est de cette manière qu'une opération d'évaluation du patrimoine archéologique a été réalisée sur les terrains de la zone Aéroconstellation (les communes de Blagnac et de Cornebarrieu) dans le cadre de l'aménagement du site aéronautique.



Poteries gauloises (photo J-L Rocolle)

Cette opération s'est déroulée d'avril à juin 2001 sur une surface d'environ 157 hectares. Elle a consisté à effectuer des sondages au moyen de pelles mécaniques. Les vestiges archéologiques sont apparus en moyenne à 50 cm de profondeur.

De nombreux indices d'occupation humaine préhistorique et historique ont été identifiés au cours de cette phase d'évaluation archéologique. Sur l'ensemble huit sites ont donné lieu à des fouilles préventives. Ils ont révélé des témoignages d'installation d'habitat dans ce secteur de la basse terrasse de la Garonne depuis la préhistoire ancienne jusqu'à l'époque gallo-romaine.

Découvertes

Une concentration de pièces d'industrie lithique – des bifaces et des galets de Garonne travaillés – témoigne d'une présence humaine au paléolithique ancien et moyen, c'est-à-dire de 50.000 à 200.000 ans avant J-C.

Du mobilier domestique : essentiellement des poteries ; des structures creusées dans le sol : fosse, trous de calage de poteaux ; et des puits trouvés en différents points montrent l'existence de plusieurs zones d'habitat datant du néolithique et de l'âge de bronze, soit entre 3000 et 1000 ans avant J-C.

Des réseaux de fossés, de nombreux fragments d'amphores permettent d'affirmer que le site a été occupé à l'âge de fer : du II^e au I^{er} siècle avant J-C. Les Gaulois avaient aménagé là un habitat rural enclos.

A ce jour, toutes les fouilles sont terminées. Des engins mécaniques préparant la naissance de l'Airbus 380 ont pris possession de ces sites.

Tous les vestiges trouvés sont à Bordeaux dans les locaux de l'AFAN (Association pour les fouilles archéologiques nationales) pour études, recherches, restauration et inventaire.

Ce riche patrimoine archéologique ne mérite surtout pas de tomber dans l'oubli. Bien au contraire, il doit, comme nous le souhaitons, revenir à Blagnac dans un avenir le plus proche possible, puis être mis en valeur et exposé afin que les Blagnacais ou tout autre public puissent en prendre connaissance et en profiter pleinement.

Ainsi l'A 380, avion du futur, aura fait ressusciter notre passé.

Si Toulouse « remonte le temps en métro » (La Dépêche du 10 mars 2002), Blagnac le fait avec des ailes...

Daniel BONZOM

LA COMTESSE COMPANS

*« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent, ce sont
Ceux dont un dessein ferme emplit l'âme et le front,
Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque sain labeur, ou quelque grand amour ».*

Victor-Hugo : « Les Châtiments »

LES JEUNES ANNEES

C'est au crépuscule de l'Ancien Régime que Louise-Octavie Lecocq, fille de Louis et de Marie-Claude Darcq, voit le jour le 8 septembre 1792. Le père de l'enfant administre la célèbre Compagnie des Indes Orientales possédant le monopole du commerce à l'est du cap de Bonne Espérance situé au sud de l'Afrique. Il remplit aussi la charge de secrétaire au conseil du roi Louis XVI.

La Première République est proclamée 13 jours à peine après la naissance de Louise. Malgré la mise en liquidation de la Compagnie des Indes par la Convention, Louis Lecocq développe sa très importante fortune en s'adaptant fort bien aux bouleversements politiques de l'époque. En 1803, il achète à la duchesse de Mazarin le château de Chilly situé au sud de Paris. Louise, sa sœur et ses deux frères traversent donc enfance et adolescence dans une atmosphère chaleureuse et privilégiée.

1804 : le Premier Empire succède à la République sans que l'ascension sociale de Louis Lecocq en soit affectée. Dès 1809, il fait partie du nombre des contribuables les plus imposés de la capitale.

Sa fille Louise est alors pensionnaire à la Maison Impériale d'Education d'Ecouen réservée aux filles des membres de la Légion d'honneur.

Créé en 1807 par Napoléon, cet établissement reçoit régulièrement sa visite. L'enseignement transmis aux 300 élèves privilégie piano, dessin, broderie, travaux d'aiguille, travaux ménagers, chant, mais aussi savoir-vivre et valeurs morales. Trois heures trente par jour sont tout de même consacrées au calcul, au français et aux sciences.

Le souhait de l'Empereur est en fait la formation de femmes et de mères exem-



1809 : visite de Napoléon à la Maison d'Education d'Ecouen

plaires destinées à devenir les épouses de dignitaires civils et militaires, piliers de son gouvernement, afin de pérenniser la nouvelle Cour impériale. « Ecouen était une pépinière de fiancées pour les notables de l'Empire » écrit l'historien Jacques Duran. La plupart des pensionnaires amies de Louise connaîtront, comme elle, des destinées hors du commun.

Fin février 1811 : Hambourg, quartier général de la Grande Armée Impériale en Allemagne :

Dominique Compans, prestigieux général âgé de 41 ans, comte de l'Empire,



Résidence Compans, rue de l'Université à Paris.

grand officier de la Légion d'Honneur, demande un congé pour se rendre à Paris « afin d'y trouver l'occasion de donner suite à ses idées de mariage » (sic). La réponse du maréchal Davoust est positive : « J'ai touché dans la lettre à Sa Majesté votre désir de vous marier et vous pouvez compter

sur sa bienveillance... Je vous ai donné mon cher général, par le congé que je vous ai accordé après l'autorisation de l'Empereur, la plus grande preuve de mon amitié désintéressée. Rappelez-vous vos promesses de venir nous rejoindre le plus tôt possible ».

Dominique Compans a donc bien peu de temps pour séduire une éventuelle compagne. Heureusement, la princesse Davoust épouse de son supérieur hiérarchique lui sert de chaperon. Elle ne tarde pas à l'amener en visite au château d'Ecouen. Présenté à plusieurs pensionnaires, il tombe vite sous le charme de Louise ealors âgée de 19 ans.

Leur mariage célébré le 22 mai 1811 au château de Chilly trois mois à peine après la demande de congé de Dominique semble, bien sûr, laisser peu de place au romantisme. Pourtant, en raison de leurs personnalités attachantes et de leurs qualités respectives, leur union sera heureuse.

Issu de la petite bourgeoisie commingeoise, Compans doit son grade et son titre de noblesse à son intelligence et surtout au courage dont il a fait preuve sur la plupart des champs de bataille de la Première République et du Premier Empire. Son aspect bourru dissimule une réelle sensibilité et une solide culture. Son exemplaire réussite sociale lui a permis d'acheter le château de Blagnac proche de Toulouse.

Malgré sa jeunesse, Louise a beaucoup de force de caractère et d'esprit de décision. Elle le prouvera chaque fois que les malheurs de la guerre atteindront son mari.

LA COMTESSE

Les nouveaux mariés résident 11 rue de l'Université dans le luxueux appartement faisant partie, entre autres, de la dot de Louise. Pendant deux mois, ils découvrent les plaisirs de la capitale puis se dirigent vers l'Allemagne où Compans retrouve son poste et ses responsabilités. En février 1812, il s'apprête à participer à la campagne militaire de Russie. La séparation est douloureuse car Louise attend leur premier enfant. Accompagnée de sa mère, elle retourne en France dans de pénibles conditions hivernales.

Les routes en très mauvais état sont encombrées par les mouvements de soldats, de canons et de chevaux, habituels en début de guerre. Près de Grevesmulher survient un événement qui aurait pu être grave en raison de l'état de la Comtesse : leur voiture se renverse sans occasionner, par chance, la moindre blessure aux passagères. Grâce aux secours de deux témoins allemands, les deux femmes poursuivent leur long et éprouvant voyage jusqu'à Paris où elles arrivent épuisées. Fin mars, après des couches très difficiles, Louise met prématurément au monde un garçon prénommé Napoléon-Dominique.

Les lettres écrites par Compans en 1812 témoignent de son attachement à Louise. Dans sa biographie écrite par son petit fils, on lit : « Le général aimait beaucoup sa jeune femme qui était fort jolie et dont il venait d'être séparé après quelques mois de mariage. Les sentiments qui l'animent se révèlent à chaque page de sa correspondance ».



Louise Compans par Riesener - Dominique Compans par Mallet

Extraits :

« Tu connais les sentiments que je te porte, ils ne finiront qu'avec ma vie... Dans les moments que me laisse mon travail, je vais, je viens d'une chambre à l'autre, je cherche partout ma chère Louise et je ne la retrouve pas. Quel vide !... Je voudrais te conter mille douceurs dans le tuyau de l'oreille. Je t'aime trop et je pense trop à toi. Cela me gâte les délices de Moscou qui, à vrai dire, ne doivent pas valoir ceux tant vantés de Capou... L'Empereur a bien voulu m'accorder la faveur de tenir le petit Mimique sur les fonts baptismaux et de le nommer Napoléon. Je ne finirai pas cette lettre sans te renouveler les assurances de mes tendres sentiments pour toi et le cher petit Mimique. Mille baisers ».

A Paris, la solidarité entre parents de combattants de Russie n'est pas un vain mot. Régulièrement, la Comtesse rend visite aux épouses et aux mères d'offi-

ciers blessés ou tués si loin de leurs foyers, afin de les reconforter. Son émotion est particulièrement vive devant le désespoir de la jeune Henriette de Colaincourt dont le mari et le frère ont été tués le même jour.

Compans est l'un des héros de la campagne de Russie. Il se distingue notamment à la bataille de la Moscowa où il est grièvement blessé à l'épaule droite. Soigné et rétabli à Moscou, il participe à la dramatique retraite pendant laquelle l'armée impériale est en grande partie anéantie par la fatigue, la faim, les combats et surtout le froid glacial. Il sort vivant mais épuisé de ce désastre.

A l'annonce du retour de son mari à Mayence, Louise, accompagnée de ses parents et du petit Napoléon-Dominique, décide immédiatement de le rejoindre. On imagine facilement la joie des retrouvailles et l'émotion du général embrassant son fils pour la première fois. Deux mois plus tard, Compans doit repartir en guerre mais, cette fois, la séparation sera courte. A nouveau blessé le 16 octobre 1813 près de la ville allemande de Mockern, il obtient un congé de cinq mois afin de rétablir sa santé dans sa famille.

Une fois de plus, l'attitude de Louise est exemplaire. A peine âgée de 21 ans, elle gère avec efficacité et tendresse la guérison et la convalescence de son cher Dominique.

1814 : l'épopée impériale touche à sa fin. La France est envahie par les puissances européennes coalisées. Malgré une résistance acharnée à laquelle Compans participe, l'Empereur vaincu est contraint à l'exil. Il reprend le pouvoir l'année suivante mais l'écrasante défaite de Waterloo met fin à ses espoirs et son abdication précède de peu son exil, cette fois définitif. La monarchie est restaurée et le roi Louis XVIII monte sur le trône de France. Par volonté d'apaisement, il évite de confier la totalité des titres, des postes et des pouvoirs aux membres de l'ancienne noblesse. Fin politique, il choisit d'honorer et de promouvoir un certain nombre de représentants prestigieux et emblématiques de la République et de l'Empire.

C'est ainsi que Dominique Compans est nommé membre du contentieux de la guerre, chevalier de Saint-Louis puis, consécration suprême, Pair de France. L'entourage du roi ne partage hélas pas son bon sens et la fusion des deux sociétés ne se fait pas sans rancoeurs. La Comtesse Compans en fait la triste

expérience en se présentant à la Duchesse d'Angoulême, nièce du roi, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Celle-ci l'accueille avec une véritable grossièreté et Louise n'oubliera jamais cette humiliation.

Peut-être pour prendre leurs distances avec la nouvelle cour, les Compans séjournent longuement à Blagnac à deux reprises entre 1814 et 1815. La Comtesse apprécie le climat du midi et la tranquillité du grand parc qui, à cette époque, entoure le château. Enfin libérée des angoisses de la guerre, loin des intrigues politiques, entourée par l'affection de son mari et de son gamin, elle connaît à Blagnac les moments les plus paisibles et probablement les plus heureux de sa courte existence.

Un an plus tard, à peine âgée de 24 ans, Louise s'éteint à Paris le 13 juin 1816 en donnant le jour à une fille prénommée Adolphine-Louise-Lucie.

Bouleversé, Compans se réfugie à Chilly dans la propriété de ses beaux-parents où il passe six mois dans l'isolement le plus complet. Il décide ensuite de se retirer définitivement avec ses deux enfants au château du Blagnac. Il s'y éteint 29 ans plus tard, âgé de 76 ans, sans jamais avoir songé à se remarier.

Jacques SICART

SOURCES

«Blagnac, questions d'histoire» n°2, 3, 9, 10, 11, 12.

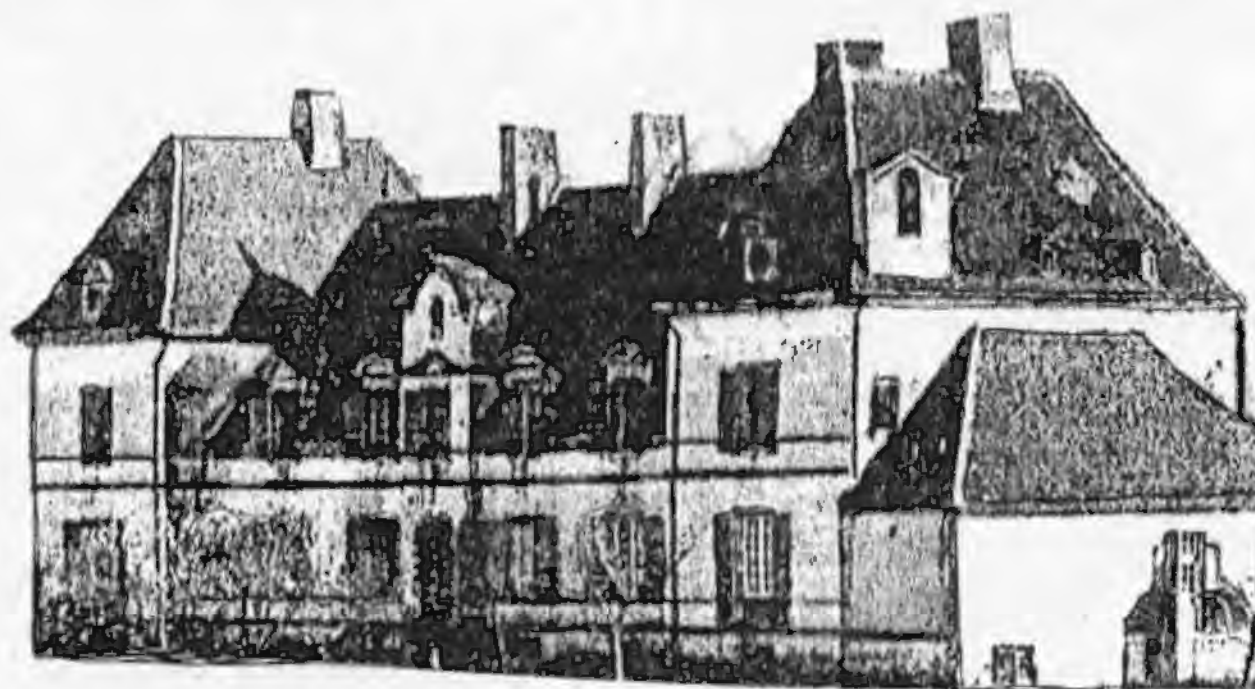
Archives municipales de Toulouse : dossier Compans 5S622 et 3S114.

TAUPIN (Roger) : Histoires de la Légion d'honneur. Editions des écrivains.

TERNAUX-COMPANS : Le Général Compans – éditions Plon 1912.

DURAN (Jacques) : Le Général Compans – Extrait de la revue de Comminges 1967.

Service documentation de la mairie de Chilly-Mazarin.



Le château de Blagnac, photo prise vers 1900.

LE GROUPE DOR

EN ROUTE POUR L'AEROGARE



En route vers l'aérogare.

L'automobiliste blagnacais empruntant le chemin de Bélisaire pour se rendre à l'aérogare passe sous la voie rapide et ne prête guère attention au nom des rues qu'il emprunte, la lecture des panneaux, le respect des priorités, tout cela est bien trop absorbant... et primordial ! Mais le promeneur curieux qui franchit tranquillement le tunnel découvre à la sortie une plaque bien anodine « rue Groupe Dor ». Quel beau nom à la belle sonorité ! Mais qui est Dor ? Est-ce le nom d'un personnage ? Un aviateur sans doute ? La réponse des personnes interrogées, présumées compétentes est presque toujours la même : « je ne sais pas, vous voulez dire Doret ? » La gloire de Marcel Doret, a sans nul doute occulté celle du « commandant Dor » car c'est bien le titre de cet inconnu. Ils ont pourtant tous deux volé dans le ciel de Toulouse à la même période !

Les archives municipales de Blagnac nous offrent rapidement quelques pistes.

C'est le lundi 9 janvier 1978 que le Conseil Municipal décide de dénommer : « rue Groupe Dor, la voie allant du chemin de Bélisaire à partir du

passage souterrain de la Rocade jusqu'à l'avenue Didier-Daurat ». D'autres voies nouvelles sont dénommées ce même jour, rue Dieudonné Costes, rue Marcel Doret, rue Escadrille Lafayette.

D'autre part, la signature du Commandant Dor apparaît au bas de nombreux ordres de réquisition de logements ou de bâtiments pour officiers, sous-officiers, soldats ou services du « Groupe de bombardement 1/31 » dépendant des « Forces aériennes de l'Atlantique » durant la fin de l'année 1944 et le début de 1945.



BLAGNAC - L'AERODROME ET LA GUERRE

Notre commune comme l'ensemble du pays, a vécu la guerre, la mobilisation en septembre 1939, « la drôle de guerre », l'offensive allemande en mai 1940, la débâcle et l'afflux des réfugiés, les millions de personnes puis l'armistice de juin 1940. La France est alors partagée en deux, Blagnac étant dans la zone « dite libre » sous la férule du gouvernement de Vichy et de la « collaboration ». On se souvient encore des privations, de la résistance, de la répression, chaque famille ayant connu son lot de souffrances et d'espoir. Cinq blagnacais ne reviendront pas, d'autres seront mutilés, blessés dans leur chair ou dans leur esprit.

Au début de la guerre, l'aérodrome existait depuis à peine quelques années à Blagnac. Il n'assurait pas encore le transport des voyageurs mais des meetings aériens avaient pu être organisés. Ses infrastructures étaient surtout utilisées par les usines d'aviation installées à proximité pour les essais des appareils qu'elles construisaient. Le plus célèbre était alors le Dewoitine 520 avion de chasse construit par la SNCAM (Société Nationale de Construction Aéronautique du Midi) et capable de rivaliser avec le redoutable Messerschmitt de l'armée allemande.

TRAVAILLEURS

sabotez la production de guerre allemande

Mitler après avoir fait travailler le peuple allemand depuis 8 ans, à un rythme épouyant pour sa guerre, n'a pu former assez d'armes pour la victoire.

Et compte maintenant sur le travail de l'Europe soumise pour soulager son peuple, reculer la défaite.

Chaque pièce sabotée, chaque minute de travail perdue sauvera nos hommes.

Suivez l'exemple de la zone occupée, de la Belgique, de la Hollande, des hommes au cœur libre. La production de votre usine que Vichy laisse partir pour l'Allemagne. **SABOTEZ-LA. RALENTISSEZ-LA.**

UN DÉFAUT DANS LA MACHINE-OUTIL. UN ÉCROU DÉSSERÉ, UN TROU DÉPIQLÉ DANS LA BOÎTE DE CONSERVE, HAÏTRA LA DÉFAITE ALLEMANDE.

Tract diffusé clandestinement en courant de très grands risques... arrestations, tortures, etc...

LA LUTWAFFE A BLAGNAC

En novembre 1942, la zone sud est envahie. Les forces d'occupation vont utiliser l'ensemble des structures toulousaines pour entretenir leur flotte aérienne. C'est ainsi que outre les D 520, les usines de Blagnac et de St-Martin du Touch se voient confier des Junkers 88 avions de bombardement très performants, d'abord pour leur entretien, ensuite pour leur montage. L'aérodrome subira maintes modifications : nouvelles pistes, train pour la jonction avec la gare de Colomiers... A Blagnac, de nombreuses maisons, des bâtiments, des hôtels sont réquisitionnés pour loger les soldats, les officiers, les services et même abriter des dépôts de munitions.

Ces infrastructures améliorées deviennent ainsi des cibles parfaites pour l'aviation alliée. A partir d'avril 1944 les bombardiers anglais, remarquables de précision, ainsi qu'un bombardement américain le 25 juin vont causer d'énormes dégâts, malgré les pistes de dégagement prévues pour disperser les appareils au sol.

Après l'armistice, des accords avec le vainqueur permettent de continuer la production, avec toutefois un manque d'enthousiasme remarquable de la part des exécutants. De l'écrou mal ajusté, à la photo aérienne prise en cachette, de l'ouvrier au chef du personnel, du prototype construit clandestinement à la préparation d'un groupe armé pour les combats à venir, toutes les formes de résistance se côtoient ou se coordonnent. Spontanées ou organisées elles sont sans aucun doute très efficaces et la production est bien loin d'être optimale.

Quand le 19 août les troupes allemandes quittent précipitamment notre région, utilisant tous les véhicules disponibles, après avoir fait sauter un train près de l'AIA et des dépôts de munition, l'aérodrome et les usines sont pratiquement hors d'usage : hangars et avions détruits, pistes inutilisables, c'est un spectacle de désolation !

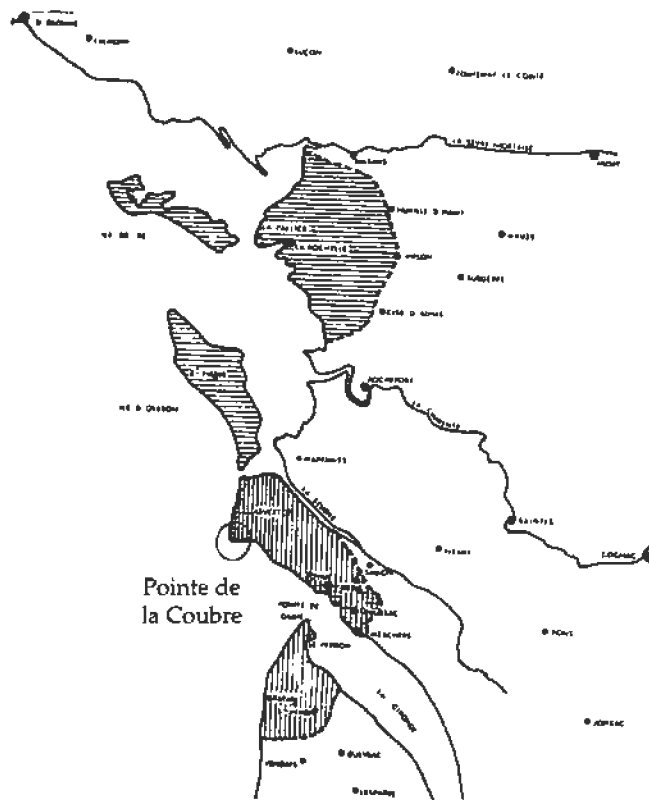
TOULOUSE LIBEREE

C'est pourtant la joie, la fin d'un cauchemar, même si l'on n'oublie pas que la guerre continue.

Une tâche énorme attend les forces de résistance civiles et militaires dans notre région. Il faut reconstruire et continuer le combat. Reconnaisant la légitimité du Gouvernement Provisoire de la République encore installé à Alger, un nouveau préfet, un commissaire de la République, un comité départemental de libération (C.D.L.) et des comités locaux (CLL) dans les communes et les entreprises vont restaurer la vie politique et administrative. Les responsabilités militaires de la région R 4 sont assurées par le colonel Serge Ravanel et son état-major, les diverses forces combattantes étant



Bombardement par la R.A.F. 2 mai 1944 à St-Martin du Touch: Un JU 88 !



Les poches allemandes de l'Atlantique (A.S.H.A.T.)

de la France, dans la vallée du Rhône, des combats acharnés se poursuivent. Des unités F.F.I de Toulouse rejoignent la 1^{re} Armée en Alsace. Les forces alliées concentrent toutes leurs énergies dans cette lutte sans merci et sont peu concernées par la situation particulière de notre région où les troupes allemandes retranchées à l'embouchure de la Gironde dans des zones puissamment fortifiées vers la mer et vers la terre bloquent l'accès au port de Bordeaux, la ville étant pourtant libérée.

En novembre 1944, des unités F.F.I. quitteront Toulouse pour le Médoc, la ligne de front allant de l'océan à la Gironde, de Montalivet à Port Richard. Mal équipés, mal ravitaillés, ils passeront l'hiver dans les marais truffés de

regroupées dans les F.F.I. (forces françaises de l'intérieur).

Cette restructuration se fait dans l'enthousiasme et Serge Raveland pourra écrire dans son ouvrage « l'Esprit de Résistance » : « Les combats de la Libération, de même que la mise en place des nouvelles autorités, ont été littéralement portées par la population ».

LE FRONT DES OUBLIES

Dans le nord et l'est

mines. Robert Escarpit dans un roman en partie autobiographique évoquera le courage et la tenacité de ceux qu'il appelle « Les Va-nu-pieds ».

Un autre acteur du drame Henri Durand écrira un long poème :

« Tu n'oublies pas, je crois, // le long hiver passé dans la neige et le froid. // Ni les horribles mines qu'à pointe baïonnette, il fallait dégager... //...

Un matin commença l'immense tintamarre... // En ce 14 avril bien des nôtres déjà // marquèrent de leur sang, les chemins du combat // que ce soit par la plage, progressant sous l'orage // ou forçant le passage, en barque ou à la nage. // de ces marais maudits... »

Le soutien moral apporté par des « marraines de guerre » dont une Blagnacaise, Madame Feuillerat, par ailleurs ancienne résistante, est bien loin de compenser les conditions déplorables dans lesquelles combattent ces volontaires F.F.I.

Sans l'aide des forces aériennes, ces « va-nu-pieds » auraient-ils réussi à atteindre le Verdon et libérer l'entrée de la Gironde ?

TOULOUSE CAPITALE DE L'AVIATION

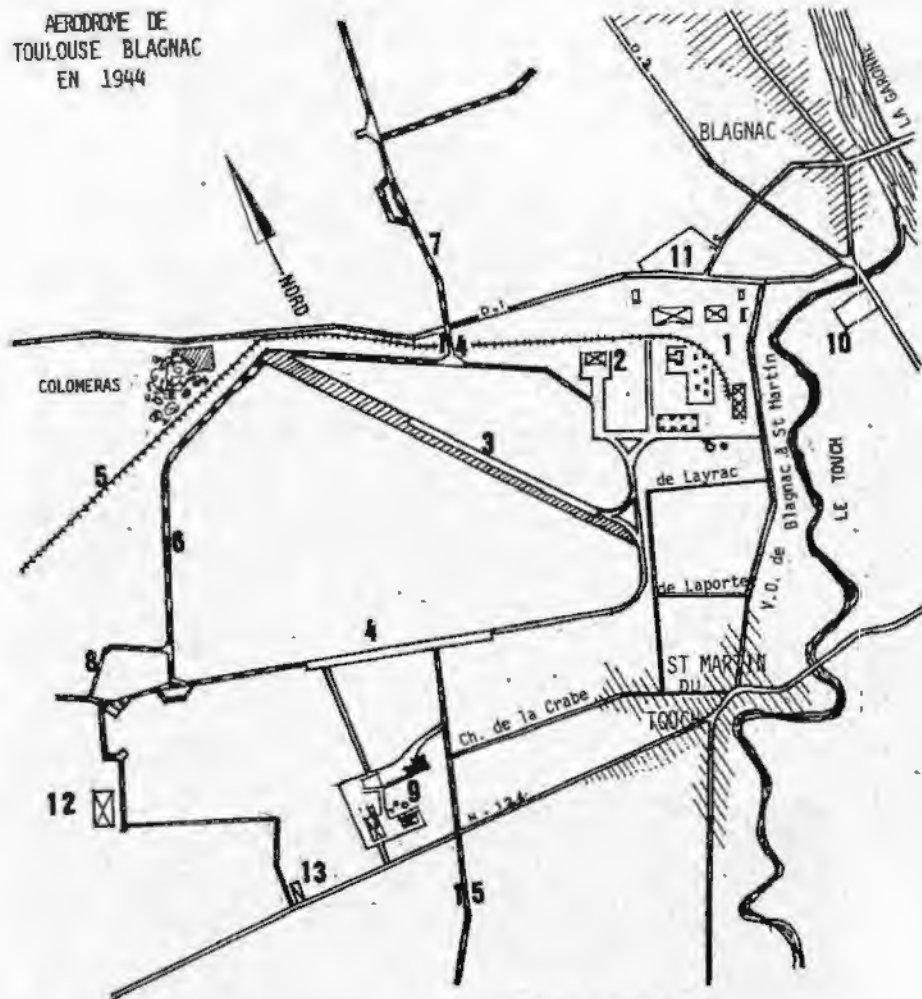
« Faire voler les avions le plus rapidement possible, telle fut la consigne »

(Serge Raveland).

Pour cela, il fallait restaurer rapidement les usines, les pistes d'envol, les services de navigation. Le sursaut est spectaculaire. Après des années d'entraînement au sabotage et au ralentissement du travail, en quelques jours, ouvriers et personnels avec le soutien des autorités civiles et militaires vont se remettre à la tâche et rivaliser d'énergie, d'ingéniosité et de ténacité. Sous l'impulsion du Comité Local de Libération de la SNCAM (devenue SNCASE) des accords vont être conclus, les fameux « accords de Toulouse » indiquant que « les 6000 ouvriers et techniciens de l'aéronautique toulousaine [...] s'engagent avec courage à la reconstitution de l'aéronautique française ».

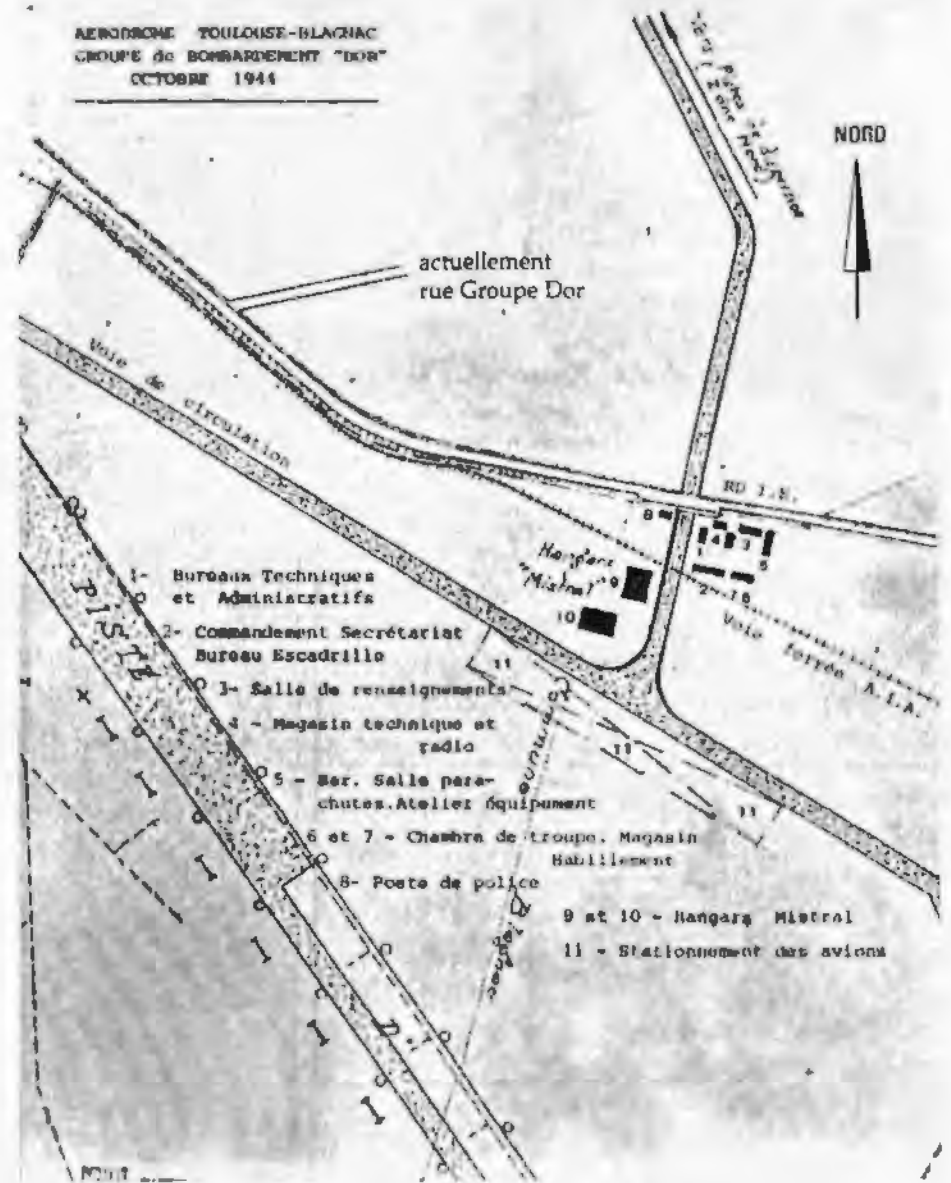
Le 27 août, des pistes d'envol sont déjà utilisables ; le 29 août des avions repeints aux couleurs françaises survolent Toulouse ; le 30, Paris étant tout juste libéré, un avion emporte 20 kgs de courrier vers la capitale. Opérations symboliques certes, mais combien chargées de sens !

AERODROME DE
TOULOUSE-BLAGNAC
EN 1944



- | | |
|---|--|
| 1 - Ex. A.I.A. | 9 - Usines S.N.C.A.S.E. |
| 2 - Hangar civil n° 1 | 10 - Cantonnement Jeunesse et Montagne |
| 3 - Piste n° 1 (800 m sur 40) portée à 1.700 sur 60 par les Allemands | 11 - Cantonnement extérieur à l'A.I.A. |
| 4 - Piste SUD (800/40) | 12 - Cantonnement n° 4 |
| 5 - Voie ferrée Colomiers AIA | 13 - Cantine |
| 6 - Voie circulation. OUEST | 14 - Groupe Bombardement "DOR" |
| 7 - Pistes dispersions NORD | 15 - Voie de liaison avec Francazal (construction allemande) |
| 8 - Pistes dispersions OUEST | |

AERODROME TOULOUSE-BLAGNAC
GROUPE de BOMBARDEMENT "DOR"
OCTOBRE 1944



- | | |
|---|-------------------------------|
| 1 - Bureau Techniques et Administratifs | 9 et 10 - Hangars Mistral |
| 2 - Commandement Secrétariat Bureau Escadrille | 11 - Stationnement des avions |
| 3 - Salle de renseignements | |
| 4 - Magasin technique et radio | |
| 5 - Ser. Salle parachutes. Atelier équipement | |
| 6 et 7 - Chambre de troupe. Magasin Habillement | |
| 8 - Poste de police | |



Une des maisons de Blagnac où ont été hébergés des officiers du Groupe.

LE GROUPE DORET

Le 25 mai 1944 la décision avait été prise de constituer dès que possible une unité de chasse F.F.I. avec des D 520, susceptible d'être opérationnelle dès que les terrains de Blagnac et d'Ossun seraient libérés. Dès le 19 août, le colonel Ravanel pouvait remettre à Marcel Doret, aviateur très connu dans la région pour ses acrobaties aériennes au-dessus de la ville, sa nomination de commandant du premier groupe de chasse de la région militaire R4.

Des appareils sont aussitôt réparés, armés. Les couleurs françaises et la croix de Lorraine remplacent les croix noires et le groupe Doret va effectuer de nombreuses missions de reconnaissance, de harcèlement des troupes en fuite et de bombardement sur le Front de l'Atlantique avant d'être intégré dans l'Armée de l'Air, devenant le groupe de chasse 11/18 « Saintonge ». Peut-être notre revue évoquera-t-elle un jour ce personnage hors du commun, Marcel Doret ?

LE GROUPE DOR

Contrairement au groupe Marcel Doret, le groupe Dor ne s'intègre pas directement dans l'histoire de la résistance toulousaine, sa création étant

postérieure à la Libération, mais découle pourtant des structures Résistance Air. Le commandant Pélissié, commandant des forces aériennes F.F.I. de la région R4, envisageant d'utiliser les Junker 88 abandonnés par la Luftwaffe, confie au capitaine Dor, pilote de grande expérience, la responsabilité « d'un groupe de bombardement à deux escadrilles doté de 13 appareils ».

Jacques Marie Dor a, né à Marseille le 6 janvier 1906, est un polytechnicien, ingénieur diplômé de l'École Supérieure Aéronautique. En 1939, il était pilote au Centre d'Essais en Vol de Cazaux. En juin 1942, il a été affecté à l'Usine de St-Martin du Touch pour réceptionner les avions. Mis en congé d'armistice en 1943, il s'est alors occupé des œuvres sociales de l'armée de l'air dissoute. Rappelé en mars 1944 à la défense aérienne du territoire, on suppose que c'est dans ces dernières périodes qu'il a noué des relations avec la Résistance.. ou peut-être plus tôt encore.

C'est une bien lourde tâche qui lui est confiée : constituer un groupe de combat contre un ennemi encore redoutable avec un aérodrome et des appareils en bien piteux état.

Très vite, il rassemble autour de lui un premier noyau de sept pilotes, deux radio navigants, cinq mécaniciens, deux armuriers. Ensemble ils vont se mettre au travail.



Camouflage étrange du JU88 du Groupe Dor, bien visible sur cette photo.

UN DEFI INSENSE

Il ne suffit pas de réparer, il faut reconstituer des avions à partir d'éléments épars, sans connaître leur assemblage définitif, dans des ateliers où l'alimentation en énergie électrique est bien souvent déficiente.

Les fusiliers de l'air du commandant Saget cantonnés à Blagnac, vont déblayer les décombres, puiser dans des amoncellements incroyables d'outils et de quincaillerie introuvables dans le commerce, abandonnés par les Allemands. Ceux-ci avaient aussi dispersé des pièces de rechange, hélices, circuits hydrauliques, moteur, dans les usines mais aussi dans des lieux parfois bien éloignés.

Dans le quartier Bourrassol à Toulouse « tenu par les guerrilleros espagnols il a fallu discuter dur pour enlever toutes ces pièces dont ils ne pouvaient cependant rien faire » écrira Louis Legros, ancien officier du Groupe Dor. C'est surtout par un troc d'essence que le marché est conclu. Pour récupérer armes et matériels, des expéditions plus lointaines sont lancées, malgré des difficultés inimaginables de communication, vers la vallée du Rhône, vers Bordeaux, et même vers Paris ; neuf moteurs sont ramenés de Bordeaux, quinze de Valence, deux de Paris. On trouve des hélices à



Photo aérienne après le passage du JU88 du Groupe Dor.

Orange, des empennages à Anglet et à Mérignac. Pour faciliter la reconstitution de ces gigantesques puzzles la documentation technique est soit inexistante, soit rédigée en allemand. Il fallait redécouvrir comment l'avion était fait.

Et pourtant, le défi insensé est relevé. Le matériel sera assemblé, les sabotages de la résistance neutralisés. Jacques Dor en personne, réceptionne le n° 1, qui sera ensuite essayé par les autres pilotes. Le 29 septembre c'est au tour du n° 2 d'effectuer son premier vol. Il va être équipé d'un matériel photo car il est urgent de mieux connaître l'état réel des forces allemandes qu'il va falloir affronter.

Et peu à peu les avions sont mis au point : le n° 3 et le n° 4 sont prêts le 13 octobre..., le n° 6 en novembre..., le n° 9, le 22 décembre..., le n° 10 en janvier, et le n° 16, le dernier est réceptionné le 8 mai 1945.

Tous ces avions, arborent évidemment la cocarde tricolore aux couleurs françaises. Les F.F.I. et les ouvriers parachèvent leur œuvre collective en créant un camouflage étrange, original, aux couleurs différentes, tributaires peut-être des pots de peinture disponibles dans les stocks.

Le 11 novembre, les cinq avions dont dispose alors le Groupe Dor défilent fièrement au-dessus de Toulouse, Carcassonne et Albi.

UN COMBAT DE PAUVRES

Le capitaine Dor est nommé Commandant à titre temporaire le 4 octobre. Il le sera à titre définitif le 25 mars 1945.

Il a prévu d'effectuer la première mission le 9 octobre. Mais l'appareil n° 1 est accidenté au décollage lors d'un essai et sera définitivement cloué au sol. Nul doute que les pièces encore valables auront été cannibalisées par ses successeurs.

Le 19 octobre, les avions disponibles, le n° 2 et le n° 4, Dor étant aux commandes du n° 2, effectuent leurs premières sorties sur Royan. Bien d'autres missions vont se succéder : 11 en octobre, 7 en novembre, 16 en décembre.

Pourtant, les difficultés ne manquent pas. Seules les munitions et l'essence laissées en abondance par la Lutwaffe ne posent aucun problème. Mais

les bombes allemandes étant les seules adaptables sur le JU 88, le groupe Dor s'autorisera à prendre pour devise «Retour à l'envoyeur».

Les pannes sont fréquentes, les appareils doivent servir également à la formation des pilotes et des équipages et de nombreux accidents seront à déplorer.

Le 13 novembre, au décollage, le n° 6 percute une ferme près de Colomiers. Les quatre membres de l'équipage sont tués. Le 7 décembre c'est au tour du n° 4 d'avoir des problèmes analogues, et quatre décès également. Le 28 janvier, le lieutenant Mathon est happé et déchiqueté par une hélice sous les yeux de ses compagnons. Le 11 janvier, le n° 10 grille son moteur au premier vol de réception, pas de victimes. Le 20 janvier, une violente tempête arrache les toitures des baraquements plus que sommaires.

Les missions continuent un peu ralenties en janvier. Depuis le 1er décembre 1944, le Groupe Dor dépend des forces aériennes de l'Atlantique, du général Corniglion-Molinier basé à Cognac. Il devient le groupe 1/31 Aunis, prend pour insigne : la perdrix.

En février, on compte 28 sorties dont une mission reportage photo vers La Rochelle, deux se terminant tragiquement.

Malgré la tactique utilisée, larguer toutes les charges en groupe compact puis se disperser aussitôt dans toutes les directions pour dérouter les tirs de la DCA, un appareil est atteint, se pose difficilement puis s'enflamme. Ses compagnons ne réussissent pas à sauver le pilote. Quelques jours après, l'appareil n° 7 est atteint par la DCA à la pointe de la Coubre, deux membres de l'équipage se noient dans la Gironde, les deux autres sont tués à l'atterrissage et leurs portefeuilles seront renvoyés aux forces françaises

LE GROUPE DOR A CAZAUX

Le 19 mars 1945, tout le groupe est transféré à Cazaux. Techniquement les avions sont en meilleur état, l'activité aérienne va s'intensifier.

La décision est prise par l'Etat Major de réduire cette redoutable «poche de l'Atlantique». L'opération «Vénérable» est déclenchée le 13 avril 1945. Les forces aériennes soutiennent activement cet assaut final des troupes au sol. Le Groupe Dor effectue plus de cent sorties. Un seul accident est à regret-

ter. Une difficulté mécanique contraint un JU 88 à se poser en catastrophe au Cap Ferret. L'équipage est sain et sauf mais l'appareil sera absorbé par la marée suivante.

Les combats sont violents et très meurtriers. Mais ils sont décisifs.

Le 18 avril 1945, le commandant de la Coubre se rend aux forces françaises, le 20 avril c'est au tour du commandant du fort du Verdon.

La poche de Royan, Pointe de Grave est hors de combat, les populations expulsées depuis de longues semaines vont retrouver leurs foyers en plus ou moins bon état mais ils sont enfin libres !

Le Général de Gaulle se posera quelques jours plus tard sur un petit aéroport pour féliciter les combattants et le 8 mai 1945 ce sera la fin des hostilités.

Le 18 juin 1945, le groupe Dor participe au défilé de la Victoire. Il est cité à l'ordre de l'Armée, le 20 juillet 1945. La Croix de guerre avec Etoile d'Argent lui est décernée.

« Pendant la période du 13 au 20 avril 1945 a accompli 140 sorties, 230 heures de vol, s'est particulièrement distingué le 18 avril en attaquant avec précision les batteries sous casemates qui arrêtaient au sud de Soulac la progression de nos troupes.

A effectué depuis le début des opérations du Front de l'Atlantique 420 sorties et 850 heures de vol...

... Magnifique unité de combat ».

La citation ne mentionne pas : groupe assez curieux qui a utilisé des avions allemands pour bombarder avec des bombes allemandes les réduits allemands de l'Atlantique !

EPILOGUE

Le commandant Dor poursuivra sa carrière militaire dans l'Armée de l'Air à Versailles... à Villacoublay... Il sera Lieutenant-Colonel en 1946, puis Colonel de Réserve en 1949. Il est décédé en 1969 à Goulier (Ariège).

Les « vacanciers » qui aujourd'hui se promènent dans la forêt de Pointe de Grave, au hasard des nombreux sentiers qui la sillonnent découvrent partout des blockaus, isolés ou regroupés en forteresses impressionnantes,



La mer... s'empare du Mur de l'Atlantique.. au sud de Soulac tantôt intacts, tantôt à moitié détruits ; ils contournent parfois d'énormes cratères envahis par la végétation. Heureusement, ils ne rencontrent plus de mines. Ils peuvent à loisir explorer les fameuses casemates de Soulac.

Ce sont les derniers vestiges des lieux où il y a près de soixante années déjà, tant de jeunes hommes ont laissé leur vie, allemands, français, espagnols mais aussi soldats de nos troupes coloniales.

Quand ces vacanciers se dorment sur la plage, ils aperçoivent souvent d'autres forteresses, les unes en équilibre instable sur la pente des dunes, certaines au bord de l'eau, puis accessibles seulement à marée basse et les années s'écoulant de plus en plus loin, de plus en plus enlisées dans le sable.

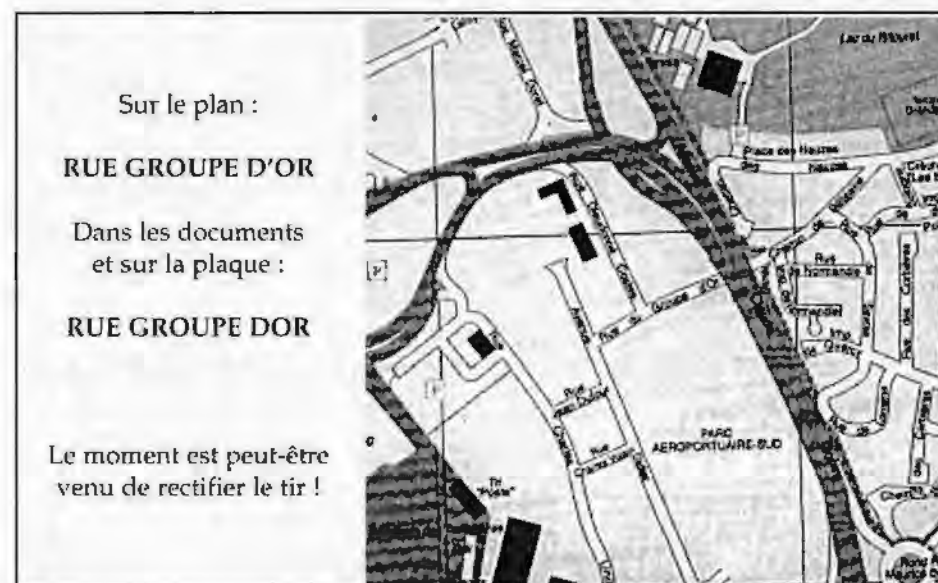
La mer, le vent, lentement, patiemment attaquent et détruisent le mur de l'Atlantique.

Jeannette WEIDKNET

BIBLIOGRAPHIE et SOURCES

- Archives municipales de Blagnac :
 - extrait délibération municipale 27 janvier 1978
 - OUSTEAU Elie - Résistance R4 - n° 8-9 (fonds Caussat).
- ESCARPIT Robert - «Les va-nu-pieds». Chronique de la guerre du Médoc - Editions universitaires Paris 1982.
- Une brigade F.F.I. au combat - «Les combattants racontent» Fédération des Associations d'anciens combattants du Front du Médoc et de la brigade Carnot - Bordeaux 1989.
- LORMIER Dominique - La Poche du Médoc - Ed. CMD 1998.
- LE PATRIOTE - Août 1944 - Sept. 1944 - Octobre 1944.
- FRONT NATIONAL (Organisation Résistance) - 21 Sept. 1944 - Escadrille F.F.I. au combat (fonds Caussat).
- LAMOUREUX Henri - «Royan, guerre des Pauvres sur un front nubié». - Les années 40 - Ed. Taillander - Hachette 1980 - N° 95
- Témoignage de Robert Cazalé, fusilier de l'air à la Compagnie de Blagnac en 1944-45.
- Documents et souvenirs personnels.
- MARCHAND Alain et BENICHOL Michel : Les junkers 88 français. Revue «Fana de l'Aviation» Octobre 2001

Documents communiqués par Monsieur Pierre BEDER (Association «Les vieilles Tiges») à qui j'adresse mes plus vifs remerciements.



JEAN MERMOZ, DÉFRICHEUR D'ESPACE



Blagnac s'honore d'avoir donné à deux établissements scolaires des noms d'acteurs prestigieux de l'Aéropostale : Mermoz et Guillaumet. On a célébré il y a peu le 100^e anniversaire de Jean Mermoz, né en 1901, le 9 décembre, à Aubenton, dans l'Aisne. Il n'est pas inutile, même si le sujet est bien connu, d'évoquer la carrière de cet aviateur hors série.

Mermoz est en 1917 demi-pensionnaire au Lycée Voltaire tandis que sa mère est infirmière à Laennec. Tandis que celle-ci est nommée à Pontoise, son fils, qui vient de rater son bac, en 1918, s'engage dans l'aviation. Breveté pilote à Istres le 29 janvier 1921, à l'âge de 19 ans, il est volontaire pour le

Levant où il obtient une citation. Démobilisé en 1924, il pose depuis Paris sa candidature à plusieurs compagnies d'aviation, sans succès. Pour vivre, il est manœuvre, laveur de voitures, figurant de cinéma. Mais en septembre, Didier Daurat, qui marquera sa carrière, le convoque à Toulouse-Montaudran, pour un essai chez Latécoère. Cet industriel a créé une ligne d'aviation reliant Toulouse à Barcelone et St Louis du Sénégal. En 1927, elle va devenir « l'Aéropostale ».

PIONNIER DE L'AÉROPOSTALE

La ligne progresse inexorablement, grâce à ses pilotes sous la férule de Didier Daurat. C'est Toulouse-Casablanca en 1919, prolongement jusqu'à Dakar en 1925. Ensuite, l'équipage de trois Bréguet 14, embarqués à bord d'un navire à Natal, étudiera le trajet, Natal, Buenos-Aires, Santiago du Chili. Ce qui permettra à Mermoz de franchir en 1929 la Cordillère des Andes.

Lors du périple du courrier de Casablanca à Dakar, Mermoz a étreigné les dif-

ficultés que sont le brouillard, le vent de sable, les cisaillements de vent, les pannes de moteur au-dessus du désert, la capture contre rançon par les pillards de « rezzous ». St-Exupéry, autre pilote, est temporairement chef de poste à Cap Juby. Il négocie la rançon de Mermoz, à savoir 12000 pesetas. Trois jours après sa libération, Mermoz reprend son pilotage.

Nous avons mentionné le passage de la Cordillère des Andes. Pour passer, il faut atteindre le passage, la brèche, à 4500 m, entre des sommets à 7000 m. Or l'avion, un Laté 25, pas de la première jeunesse, plafonne à 4200 m. Mermoz

cherche et trouve un courant ascendant, au vent de la montagne, qui lui fait gagner les 300 m nécessaires. Il passe, mais de l'autre côté, ce sont les courants descendants. Le Laté est plaqué au sol sur la pente d'un piton. Il fait - 15°. Le mécanicien qui accompagne Mermoz, Collenot, saignant des oreilles, répare en 4 jours l'appareil endommagé, en bouchant les trous du radiateur avec des morceaux de sa veste de cuir. Pour pouvoir décoller avant l'abîme, il faut remonter l'avion en haut de la pente. Le colis fait deux tonnes ! Les deux hommes arrivent au bout, remontent dans la carlingue, et roulent plein moteur jusqu'à l'abîme. L'avion saute, touche trois fois la pente, et Mermoz, dans un air plus dense, arrive à manœuvrer, et réussit une chandelle pour franchir la barre qui cache la plaine. Pour ne pas voir, Collenot s'est caché la

“L'Arc-en-Ciel” de Mermoz parti hier matin de Saint-Louis a améri à Natal à 19 heures après avoir dépassé en plein Océan le Zeppelin qui suivait la même voie

L'AVIATEUR EST PROMU COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR





La «Croix-du-Sud», hydravion Latécoère construit dans le début des années 1930.

tête ! On les croyait disparus à jamais. Mermoz dit : « J'ai manqué des obsèques nationales ! ».

L'exploit n'est pas renouvelable. Désormais les avions plafonnent à 6000 m. Cela n'empêche pas une panne : Guillaumet en est victime. Il décide de partir à pied, d'abord pour gagner une roche plate où on pourra retrouver son cadavre, afin que sa femme touche la prime d'assurance. Puis, il continue, atteignant le versant qui mène à la plaine. Il finit, à bout de forces, par rencontrer un berger. « Ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait ». Ainsi peuvent être exploitées les lignes d'Amérique du Sud, avec Mermoz toujours aux avant-postes.

LA TRAVERSÉE DAKAR-NATAL

Il reste à réaliser la liaison entre l'Afrique de l'ouest et l'Amérique du Sud. Mermoz en rêve. Le 29 mai 1934, parti de St Louis du Sénégal à bord du monoplan trimoteur nommé « L'Arc-en-Ciel », il atterrit à Natal à 19 heures (le journaliste relatant l'exploit a écrit « amerrit », en pensant à l'océan franchi). Il était parti à 3 heures du matin, et a traversé « le pot au noir », ce que réaliseront ensuite régulièrement, cette fois, à bord d'hydravions, tels le «Comte de Vaulx» puis « La Croix du Sud », des pilotes anciens marins, Dabry et Gimié. Née en 1919, la ligne imaginée par Latécoère et dirigée par Didier Daurat, est devenue « l'Aéropostale » en 1927 avant de s'appeler Air

France en 1935. Mermoz en est l'inspecteur général. A la suite de la première liaison Dakar-Natal, il a été nommé Commandeur de la Légion d'Honneur. Les honneurs ne l'empêchent pas de continuer à voler comme pilote... jusqu'à la mort, en 1936. Cette année-là, avant son ultime départ, Mermoz avait vécu la mort de son mécanicien Collenot, disparu en mer, puis de Génin, qui a heurté la montagne, dont Mermoz ira chercher et ramener le corps.

L'ACCIDENT FATAL

Le 7 décembre 1936, avant-veille de son 35ème anniversaire, Mermoz part encore pour une traversée de l'Atlantique Sud, aux commandes de « La Croix du Sud », avec à bord Pichadou, Ezan, capitaine au long cours qui assure la navigation, Lavidalie et Cruveilher. A 10 h 43, l'hydravion Laté, quadrimo-



Jean Mermoz, ici entouré de Dabry à gauche et de Gimié à droite (deux anciens marins).
Photo Musée Air Franc.

teur, signale : « Avons coupé moteur arrière droit ». Puis plus rien, silence radio. Aucun débris n'a été signalé par la suite. Y-a-t-il eu enquête ? Si cela a été le cas, comme probable, aucun résultat n'a été divulgué. Il est possible qu'il ne fallait pas mettre en cause une entreprise nationale célèbre, et une gloire nationale. Mais on est en droit de se poser des questions. Un ancien ouvrier technicien de chez Latécoère m'a confié récemment à l'occasion du présent article que je projetais, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Mermoz, que celui-ci avait mis en cause la conception et la réalisation des hydravions Laté, et plus spécialement de « La Croix du Sud ». Etait-ce en relation avec la mort en mer de Collenot, qui avait profondément touché Mermoz ? Cette contestation, que d'autres doivent connaître, m'a récemment été confirmée, toujours à l'occasion de mon article, par une amie proche, ancienne journaliste férue d'aéronautique. Elle m'a dit, à l'occasion d'un reportage au « Grand Balcon », hôtel des pilotes à Toulouse, qui d'ailleurs a diligencé une exposition sur Mermoz et l'Aéropostale, qu'elle avait longuement interrogé Dabry, lequel avait soutenu Mermoz dans ses observations, ce qu'il a relaté dans sa correspondance, dont la journaliste a eu connaissance. Tout ceci justifierait une enquête rétrospective, qui n'aura sans doute jamais lieu. On peut penser que Mermoz, s'il savait prendre des risques, n'était pas un aventurier : il n'avait pris les commandes de cette dernière mission que nanti des améliorations qui auraient été effectuées à l'hydravion à la suite de ses observations. Cependant à la suite d'un premier départ, Mermoz avait dû faire demi-tour et se poser sur sa base. Un avion de réserve n'étant pas disponible, on avait dû se contenter de réparer « La Croix du Sud » en urgence. Ce serait faire injure aux mécaniciens que de prétendre qu'il s'agissait d'un « bricolage ». Mais la panne constatée pouvait être plus grave qu'il n'avait semblé, et mettait en cause la réalisation même des « Laté-hydravions », suspectée par Mermoz et Dabry. Laissons Mermoz reposer, sinon en paix, mais conjointement avec les quelques 150 aviateurs, pilotes, mécaniciens, navigateurs, radios, qui ont perdu leur vie au temps où Didier Daurat dirigeait d'une main ferme et sévère, pour sa plus grande efficacité et renommée la ligne Toulouse, Alicante, Casablanca, Cap Jubby, Saint-Louis-du Sénégal, Natal, Rio de Janeiro, Buenos-Aires, Santiago du Chili.

Henri-Robert CAZALE

RÉFÉRENCE :

Article de Jacques Darcher, ancien marin et météorologiste de la Marine Nationale, membre de l'Académie de Marine, ancien rédacteur en chef de la revue *Met-Mar*, article paru dans « La Cohorte », n° 164 d'Août 2001.

10 BOUGIES POUR LE COLLEGE MERMOZ



photo C. Barathieu

En décembre 2001, trois classes du Collège Jean Mermoz ont eu le privilège de rencontrer des membres de l'Association Escadrille Croix du Sud : Jean Mermoz, petit cousin du célèbre aviateur, Charles Allibert, pilote, membre de l'escadrille Croix du Sud et Madame Saint-Martin, chargée des relations publiques de cette association.

L'idée est venue tout naturellement d'organiser une exposition autour de Jean Mermoz pour fêter les dix ans du collège.

La photo ci-dessus, montre une partie de l'assistance le 4 mars dernier, jour de l'inauguration.

L'EAU POTABLE, ÉTERNEL PROBLÈME

La remarque de Michel Taillefer ¹ a propos de Toulouse sous l'Ancien Régime peut s'appliquer à Blagnac : « baignée par un grand fleuve, elle manque d'eau ou du moins d'eau potable ».

Pourtant de terrasses en terrasses, témoins des anciens lits de la Garonne, les sources abondent mais encore faut-il les canaliser pour les conduire au village. La plupart des jardins possède un puits mais bien souvent la saison estivale le voit se tarir.

Au cours du XIX^e siècle, le manque d'eau se fait de plus en plus sentir dans la partie agglomérée de Blagnac surplombant la Garonne et enserrant l'église .

L'eau des fontaines de Saint-Exupère et de la Foncouverte dite aussi des « trois cannelles », très appréciées depuis fort longtemps, ne suffisent plus.

L'idée « d'hygiène et de santé publique » faisant son chemin des puits à pompe vont être installés pour tous et à partir de 1887 « la corvée de l'eau » va peu à peu disparaître avec le premier château d'eau et les premiers robinets dans les cuisines.

LES POINTS D'EAU NATURELS

LES SOURCES

Le relief blagnacais favorise leur apparition. Nombreuses le long des chemins caillouteux, terreux, sillonnés d'ornières elles ont fait jusque dans les années 1920-1930, la joie des enfants, armés d'un simple bâton.

Aujourd'hui encore, malgré bitume et béton, elles permettent à de nombreux Blagnacais d'arroser leur jardin ou bien, enfin libres, sortant tout à coup d'un talus herbeux, leurs eaux forment un ruisseaulet ou presque un marécage comme derrière le « château d'Uzou ».

En ce début du XIX^e siècle certaines sont déjà « domestiquées ».

- A Malard

Les plus connues par les textes et les plans se situent au « carrefour de Malard », lieu-dit autrefois « Fontenilles » justement à cause de leur abondance.

Ces sources ont la particularité d'être privées. En effet, Isabeau de Voisins,



Au carrefour de Malard, la source des «Soeurs» fait entendre son murmure.

épouse de François de Malard ², gouverneur du château de Penne en Albigeois, vend en 1648 sa part de la baronnie aux d'Aldéguier. Ceux-ci, comme l'a déjà raconté Jeannette Weidknet dans notre revue, construisent le château et l'alimentent en eau potable avec les sources de Malard. Après bien des événements, les Trappistines, en 1851, prennent possession non seulement du château, transformé depuis en monastère, mais aussi des « eaux de Malard » qui descendent dans des canalisations en briques dites violettes le long d'un étroit chemin privé. Celui-ci, élargi, devenu public après la Seconde Guerre Mondiale sous l'appellation « chemin des Sœurs » reste, par ces conduites d'eau enfouies sous terre, attaché à l'histoire.

- A Carrière

Cette source, située sur un terrain communal face au château dit de Carrière, à l'inverse de la précédente sert à « l'usage du public » et rend « de grands services aux habitants de ce quartier » éloigné du village.

Plan du XVIII^e siècle redessiné
par Pierre Weidknnet



Elle serait restée une simple notation sur le plan du XVIII^e siècle si l'usurpation perpétrée par le Baron de Gary, propriétaire du château, n'avait causé, pendant des années, des démêlés et des protestations inscrits dans les délibérations municipales.

Ainsi donc en 1822, la commune vend un lopin de terre communal au Baron. Sur ce terrain « existe une source qui alimente un petit bassin fermé avec un cadre en bois... réservé pour le service public ».

L'acte passé chez Me Gaillard, notaire à Blagnac, stipule que l'acquéreur doit laisser « un passage libre pour arriver à une croix placée sur la partie la plus élevée du terrain concédé » et surtout établir « à ses frais un nouveau bassin près du chemin public qui longe la maison d'Exupère Dadé » et y conduire l'eau de la source « au moyen d'une rigole ».

Mais quelques années après le Baron de Gary s'approprie le bassin destiné au public, détourne une grande partie des eaux à son profit et, pour les habitants du quartier, fait construire un autre bassin presque toujours à sec.

Au fil des ans le paysage se modifie surtout après le démantèlement du domaine à partir des années 1830 et la démolition du château vers 1850.

En 1885, la «source de Carrière» appartient à M. Supéry. Mais la situation ne s'arrange pas pour autant. La rigole n'existe plus, un conduit souterrain qui alimente une auge de pierre la remplace. De là, les eaux auraient dû se déverser dans le réservoir public. Mais en réalité, elles le laissent vide car un tuyau de plomb partant du bas de cet auge les amène vers le fond de la propriété de M. Supéry.

Aussi, après une soixantaine d'années de chamailleries stériles, le maire Félix Debax et les conseillers municipaux décident qu'il est « plus sage et plus économique » de vendre le réservoir à M. Supéry « plutôt que d'intenter un procès ».

Dans la séance du 10 août 1885, ils prévoient d'employer l'argent de la vente « à la construction d'un bassin à la source dite de la vache³ ... ainsi les Blagnacais ne pourront blâmer l'assemblée communale qui leur remplace un réservoir sans eau par un dans lequel ils pourront en trouver ».

L'affaire trouve là sa conclusion et « la source de Carrière » entre dans l'oubli...

LES FONTAINES

Près du village, deux fontaines servent aux besoins des habitants qui font même appel à Dieu pour qu'elles ne tarissent pas. D'après les registres paroissiaux, dès le XVII^e siècle, le jour du Samedi Saint, veille de Pâques, le prêtre venait les bénir.

- La Fontcouverte

En suivant la pente, les eaux convergent vers cette fontaine située en face du presbytère. Propriété communale, elle a toutefois alimenté, avant la Révolution, les viviers du Baron d'Amieu et ensuite, le lavoir, encore visible, construit par Bernard Marquet dès qu'il fit l'acquisition de ce domaine en 1798.

A l'origine, d'après son nom, cette fontaine devait être protégée par un bâtiment couvert. On peut voir encore une espèce de fenêtre au grillage rouillé et deux arcs de cercle en briques qui peut-être soutenaient un toit. Cette configuration rappelle le plan de la fontaine de Bûches page 29.

L'administration municipale veille à sa conservation par des réparations fréquentes et à sa propreté pour le bien des habitants. En août 1838, la commune la nettoie et dépense 44,50 francs car « quelque malveillant y a jeté des



La fontaine des «trois cannelles» : elle coule toujours...

ordures». Cet exemple trouvé dans une délibération a dû se renouveler en d'autres occasions !...

Plus connue de nos Aînés sous l'appellation des « trois cannelles », elle servait encore il y a une quarantaine d'années. Les Blagnacais de cette époque, comme autrefois, venaient de loin recueillir, après avoir descendu la quinzaine de marches, son eau pure et fraîche particulièrement appréciée pour étancher la soif en été.

Aujourd'hui, délaissée depuis les années soixante durant lesquelles s'est généralisé l'emploi des pesticides et herbicides, elle coule toujours sur les cailloux verdis.

- La fontaine de Saint-Exupère

Cette fontaine autrefois publique se cache actuellement dans une propriété privée.

L'abbé Philippe Massot dans son livre sur Saint-Exupère écrit en 1887, la situe « à droite de la route, avant de gravir la petite pente qui conduit à l'église Saint-Exupère ».

D'après lui « au-dessus de la porte du réservoir » on pouvait voir «une grossière représentation du Saint Evêque Exupère ».

Il indique aussi que « les anciens » prêtaient des valeurs thérapeutiques à ses eaux «mêlées à quelque peu de la poussière prise du tombeau du grand Evêque» car « elles avaient très souvent guéri les malades dévorés par la fièvre».

Cet abbé relate un « incident » qui a dû avoir un grand retentissement à son époque, mais que nous n'aurions peut-être pas mentionné s'il n'apportait des renseignements sur la population, le «climat» politique et la personnalité du maire, Félix Debax.

En 1884, Louis Trapé, propriétaire riverain, veut acheter la fontaine à la commune. La municipalité ne s'y oppose pas, bien au contraire, car la source semble se tarir. Devant les protestations des Blagnacais, elle ajourne la vente.

« Nos édiles » écrit l'abbé Massot «n'avaient pas soupçonné que les vieux souvenirs valent quelquefois plus que les espérances ». Par



Ce qui reste de la fontaine de Saint-Exupère.

contre dans la séance du 13 juin 1885, Félix Debax pense que « les protestataires ont un sentiment de parti pris et peut-être d'opposition politique » et qu'ils représentent une infime minorité de Blagnacais. Pour le démontrer, il nous « offre » des chiffres précieux : « la commune présente 1909 habitants et 601 électeurs inscrits, l'immense majorité soit 516 électeurs inscrits ne protestant pas, acceptent sûrement la décision du conseil municipal » concernant la vente en question.

Belle illustration du dicton « qui ne dit mot, consent » !

Le tarissement de cette fontaine est, à certaines périodes du moins, une réalité puisqu'en 1864, il a fallu rembourser le « Sieur Dadé fermier » d'une annuité s'élevant à 16,50 francs.

Le lavoir de cette fontaine est baillé par la commune au plus offrant. En octobre 1845, le cahier des charges pour « la mise en ferme du lavoir de la fontaine communale qui est adhérente au chemin allant à Saint-Exupère » en donne la description.

« Ce lavoir se compose seulement du second bassin, dans lequel découlent les eaux provenant de cette fontaine qui doit avoir six mètres de long... La commune se réserve le premier bassin extérieur où la cannelle de la fontaine verse de l'eau, lequel est séparé du second bassin au moyen d'une planche placée en travers vers le nord à un mètre de distance de la cannelle. La commune se réserve également que les habitants et tous les autres, pourront faire usage de la fontaine et dudit premier bassin pour y prendre l'eau nécessaire pour les alimenter ainsi que pour y abreuver les bestiaux... »

De nos jours, il est bien difficile d'imaginer l'animation de ce lieu tout à la fois lavoir, fontaine et abreuvoir !

Il faut entrer dans un parc privé pour dénicher les maigres vestiges de « ce monument » : un simple trou dans un mur au pied duquel prend naissance une sorte de ruisseau à la surface parsemée de lentilles d'eau. D'après le témoignage de nos Aînés, coulant abondamment, ce ruisseau se prolongeait vers le chemin Barriou, arrosait une cressonnière et à travers ce qui n'était que des champs, rejoignait la Garonne en suivant approximativement le tracé de la rue Paul Valéry

LES PUITES

En dehors de ces fontaines, les Blagnacais se procurent de l'eau place d'Armes (place des Passementiers actuelle) au puits communal qui sera « mécanisé » dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ou bien dans leurs propres puits munis soit du système « à tourniquet » soit de « pompes à balancier ou à chapelet ». Dans les transactions, la présence d'un puits augmente considérablement la valeur d'un terrain.

Mais il y a les « bons » et les « mauvais » puits, ceux qui ne

tarissent pas, même par temps de sécheresse et les autres.

Dans le village de Blagnac, le manque d'eau se fait naturellement sentir en été. Dans ce cas, selon la remarque de Félix Debax « on était obligé d'aller chercher l'eau à la Garonne, en temps d'épidémie c'était une calamité publique ; en cas d'incendie, des désastres épouvantables pouvaient surgir ; aucun principe d'hygiène n'était observé faute d'eau, ni arrosages des rues, ni nettoyages et propreté des maisons, la santé publique courrait de grands dangers... ».

La peur des incendies et peu à peu l'idée d'hygiène entraînent les municipalités « soucieuses des intérêts de la commune » à rechercher les moyens de fournir de l'eau aux habitants qui en manquent.

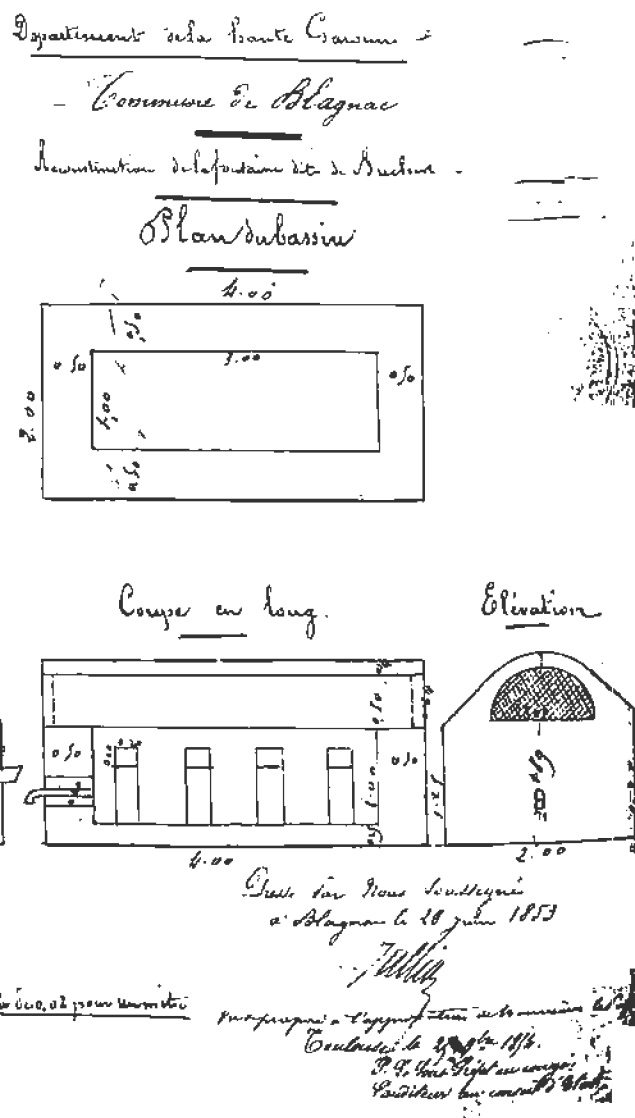
LES PREMIERES REALISATIONS

En 1845, l'équipe municipale décide de rechercher des sources nouvelles pour alimenter le village.



Pompe à chapelet (coll. J.-L. Rocolle)

FOUILLES A BUCHES



Les conseillers municipaux veulent établir des fontaines dans le village qui «seraient alimentées par les eaux des sources conduites à l'aide de tuyaux ».

Dès 1845, ils font entreprendre des recherches dans la partie haute de Blagnac : le quartier de Bûches. Un crédit de 50 francs est ouvert pour ces « frais de fouilles » faites sur « l'aile gauche du chemin de la tuilerie près Bûches ». (à l'intersection de la rue des Mines et de la rue de Bûches).

Des sources sont bien trouvées, mais des questions se posent : sont-elles en «quantité suffisante », y-a-t-il « facilité à [les] conduire dans le village » et enfin est-ce que « les ressources de la commune lui permettront de se livrer à la dépense qu'entraîne l'établissement des dites fontaines » ?

Une commission composée de MM. Gaillard, Hérisson et Bézard est chargée, en septembre 1846 de « s'occuper sans retard de la solution de ces trois questions ».

Son rapporteur, M. Gaillard, répond par l'affirmative, mais la dépense de 15000 francs est jugée trop élevée par la majorité des conseillers. Le projet est abandonné.

Le « grand fossé » pratiqué sur le chemin est comblé car « les terres et les graviers encombrant » la voie publique qui « ne peut rester dans l'état ».

Les eaux s'écoulent dans un réservoir non bâti qui sera aménagé en une véritable fontaine huit ans plus tard.

En effet, la municipalité conduite par le maire, Jean Rocolle décide dès 1853 cette construction dont le devis s'élève à 200 francs. Les travaux mis en adjudication sont confiés en décembre 1854 à Ambroise Rocolle, maçon-charpentier à Blagnac qui a accordé une remise de 2 francs. (voir plan ci-contre)

Les eaux se déverseront dans un bassin en maçonnerie de béton fait de « sable et de graviers de Garonne parfaitement purgés et lavés », par quatre ouvertures percées dans le mur situé du côté des sources. Du côté aval « un robinet à jet permanent » sera scellé dans « une pierre de taille carrée ». Une « voûte en plein cintre » construite « en briques dites violettes » recouvrira le tout. Un « treillage en fil de fer forgé » fermera les extrémités.

A l'achèvement de cette belle fontaine-lavoir, des puits à pompe fonctionnent dans le village.

LES PUIITS À POMPE

En 1848, forçant la nature trop parcimonieuse en eau potable, « cette chose essentielle à la santé et à la vie », le maire, Bertrand Lavigne, décide avec l'ac-

cord du conseil municipal d'entreprendre le creusement de puits à pompe dans le village. Il veut procurer cette « eau potable aux habitants qui en manqueraient si les quelques particuliers qui en ont leur refusaient l'entrée ».

- Place de l'Oratoire et Place du Charron

Deux puits semblent suffisants pour les besoins de la population du village. Les recherches s'effectuent sur la « place de l'Oratoire », une sorte de grand espace sur le boulevard face à l'église, et sur la « place du Charron », l'actuelle



Puits à pompe place du Charron près de la rue de la Croix-Blanche (coll. L. Lapouge)

« place Jeanne Hérisson ».

Par souci d'économie les ouvrages « sont exécutés par voie de régie sous la surveillance de M. le Maire et les matériaux pris parmi ceux que la commune a en disponibilité ».

La dépense pour les pompes aspirantes avec borne fontaine en fonte, leur mise en place, la construction des deux puits s'élève à 400 francs.

Le puits à pompe place de l'Oratoire ne pose aucun problème. Les premiers coups de pioche révèlent la présence d'une source. Par contre celui de la place du Charron présente de nombreuses

difficultés. Avant de trouver de l'eau en abondance et de bonne qualité « quatre puits ont dû être creusés en vain et une tranchée de trente mètres a dû être ouverte au travers de la place ».

En mai 1849, devant ces travaux plus longs et plus compliqués que prévu, Bertrand Lavigne fait part aux conseillers municipaux de ses hésitations à les poursuivre. Mais, en même temps, persuadé de leur utilité, il demande à l'assemblée de bien vouloir lui allouer un crédit supplémentaire de 450 francs destiné « à la construction définitive de ces puits et pompes ainsi qu'à celle d'un petit monument » pour « couronner » cette œuvre.

Les conseillers le lui accordent car ils considèrent que « l'eau manque au village, que ses habitants en seront entièrement privés le jour où il plaira à deux ou trois propriétaires qui ont les bons puits de fermer leur porte... que ces puits étant urgents... on ne doit point dès lors reculer devant les frais qu'ils peuvent nécessiter au point de vue de l'utilité comme de l'embellissement ».

Déjà l'environnement compte pour les Blagnacais qui n'hésitent pas, sous l'impulsion de leur maire, à ajouter une touche artistique à ces fontaines si utiles. Les photographies, même de médiocre qualité, montrent qu'elles contribuaient grandement à l'ornementation du village.

Aujourd'hui, dans un style totalement différent, la fontaine de la place Jean-Louis Puig, la pièce d'eau d'Odysse ou le modeste bassin du Ritouret ont la même vocation : embellir la ville.

La construction de ces puits à pompe va dans le sens d'un réel progrès en permettant à tous les habitants du village d'avoir de l'eau potable en toute saison. Malheureusement, très vite ces puits nécessiteront des réparations, (surtout celui de la place du Charron qui décidément ne cesse de causer des problèmes) et s'avèreront insuffisants.

Dès 1853, le piedestal « en terre cuite » établi pour recevoir la pompe de la place du Charron « se trouve tellement dégradé dans sa base... qu'un plus long service entraînerait la chute ». En plus « la pompe placée à l'intérieur... est engorgée et les efforts provoqués par les habitants pour la dégager ont tellement forcé le mouvement d'aspiration que pour la rétablir dans son état mouvant, il faut l'enlever totalement afin de la dégager de toutes les matières qui s'y trouvent attachées... »

Pour « éviter à l'avenir de pareils inconvénients », la municipalité présidée par



Puits à pompe (contre l'épicerie Baccalerie aujourd'hui bureau de tabac)
place de l'Oratoire à moitié caché par les chevaux (coll. J-L. Rocolle)

le maire Jean Rocolle, décide la démolition du piedestal et sa reconstruction avec « des briques blanches de Bouloc et de la pierre de Carcassonne... » ajoutées aux matériaux existants. Ces travaux s'élevant à 156,73 francs permettent de placer convenablement la pompe afin de faciliter les réparations futures. M. Delpy, mécanicien-fondeur de Toulouse en effectue déjà en février 1859.

En 1862, des Blagnacais se plaignent du manque d'eau de cette même pompe causé « non par suite de la sécheresse, mais par la mauvaise construction du conduit qui verse l'eau de la source dans le réservoir du puits ». Ils demandent au maire de remédier à cet état de choses « car on ne peut laisser la plus grande partie de la population de l'ancien village où les puits ne donnent qu'une eau insalubre, sans leur donner de l'eau potable... »

La lecture des délibérations suivantes montre qu'ils ont été entendus.

Le puits à pompe de la place de l'Oratoire ne provoque aucune réclamation. Seul, Hilaire Baccalerie, l'épicier, qui le jouxte, déplore la souillure du piedestal causée par « les gens qui urinent... et déposent des immondices et des matières fécales ».

Au frais de réparation de la pompe s'ajoute l'entretien des fontaines ou des puits existants. En 1850, M. Dejean, ferblantier à Toulouse, répare le point d'eau

de l'abattoir. En 1858, il faut « reconstruire le puits du jardin de la mairie (rue du Vieux Blagnac) qui a croulé dans ses fondations ».

Ce ne sont là que quelques exemples...

- Nouveaux puits à pompe

Dès 1859, les deux puits à pompe qui rendent de grands services à la population sont insuffisants surtout au moment des grosses chaleurs.

En 1862, 1866, 1867 les municipalités font creuser des tranchées dans le village autour des puits et des fontaines pour rechercher des sources capables de fournir « un volume d'eau plus considérable ». En 1870, la commune dispose d'un excédent de 1770 francs. Les conseillers municipaux veulent les employer à cette « quête de l'eau ». Mais le Préfet les désapprouve et leur conseille « de consacrer cette somme à l'achèvement de la mairie-école ».

Ils obtempèrent bien sûr mais demandent une aide départementale. Ils se disent dans l'embarras et « cet embarras serait autrement sérieux si un incendie venait à éclater, attendu que les habitants les plus dévoués ne pourraient le combattre qu'en puisant de l'eau dans le fleuve de la Garonne qui se trouve au moins à 600 mètres des habitations agglomérées ».

En 1859, un troisième puits à pompe est installé près de l'habitation du Sieur Thièrre dit Barthès, c'est-à-dire le café qui fait encore coin avec l'avenue Firmin-Pons et la rue Bacquié-Fonade.

En mai 1866, 500 francs sont affectés à la mise en place d'une pompe sur la place du Puits (ancienne place d'Armes, l'actuelle place des Passementiers).

En novembre 1871, l'établissement d'un puits à pompe dans l'île de l'Arignée à côté de la culée du pont en briques, qui relie cette propriété communale au village est décidé pour pallier « à la pénurie d'eau potable qui se fait sentir dans presque toute la localité ».

Dans la séance du 28 juin 1874, Prosper Ferradou, maire, fait remarquer aux conseillers municipaux qu'« il existe dans le village six puits avec des pompes destinés à donner à la population l'eau nécessaire à leurs besoins, que ces fontaines sont toutes situées au levant de la promenade et qu'il n'en existe aucune à l'aspect du couchant. Cette partie du village a été oubliée et sans les puits du jardin de M. l'instituteur et celui de M. Jean Lavigne, les habitants de ces quartiers seraient contraints d'aller au loin chercher de l'eau ».

Aussi il a l'honneur « de proposer de décider qu'un puits sera construit sur la

place de la Mairie ». Mais il reconnaît que « le mauvais état des finances ne permet pas de faire cette dépense » et cependant dit-il « il faut donner satisfaction à un quartier qui devient le centre du village ».

Il ajoute « Dans ces circonstances, je viens vous prier de m'autoriser à faire cette construction à mes frais, en me permettant d'utiliser quelques matériaux pris à l'entour de la maison acquise de M. Lavigne cadet et qui appartiennent à la commune. Si vous voulez bien m'accorder cette autorisation, je prends l'engagement de construire à mes frais dans le local ci-dessus désigné un puits avec une pompe... qui sera en même temps un ornement et une ressource d'un prix incomparable pour tout le quartier presque totalement privé d'eau ».

De l'argent, de l'eau : la générosité de Prosper Ferradou égale celle de l'instituteur et de Jean Lavigne !

La réaction des conseillers se devine, ils acceptent « avec reconnaissance ». Satisfaits « que l'établissement de ce puits qui sera comme le complément des travaux déjà exécutés et de ceux en voie d'exécution pour l'embellissement de la place, n'entraînera la commune dans aucun frais », ils prient M. le maire « d'agréer leurs sincères remerciements pour cette nouvelle preuve de sa bonté, de sa générosité et de son dévouement ».

A leur tour, les habitants du quartier de la nouvelle mairie devenu le centre nouveau⁴ du village bénéficient d'un puits à pompe.

Le manque d'eau potable, question capitale même de nos jours, a préoccupé les municipalités successives de ce XIX^e siècle qui essaient en vain de trouver le moyen d'y remédier.

VERS LE PROGRES

Nous voici arrivés aux années 1880 et à la municipalité conduite par Félix Debax.

Le 10 novembre 1884 « dans l'intérêt général pour les besoins de tous et au nom de l'hygiène et de la santé », une commission présidée par le maire et composée de MM. Bessière, Rivet et Bonnel est chargée d'étudier la question de la distribution des eaux dans la commune avec l'aide de M. Victor Galinier, Ingénieur civil.

Il est vraiment urgent, en effet, de solutionner le problème du manque d'eau potable « par suite de l'augmentation de la population urbaine et des besoins

nouveaux que le progrès et les règles d'une hygiène mieux entendue et mieux comprise entraînent avec eux ». A la pénurie d'eau s'ajoute sa mauvaise qualité car « elle sort des couches marneuses dont est composé le sous-sol de la commune... et les puits sont disposés de telle sorte qu'il est impossible d'éviter l'infiltration continuelle des eaux ménagères, des eaux pluviales chargées de tous les acides, de tous les ferments des détritiques qu'elles rencontrent... »

Ecologistes avant l'heure, les Blagnacais de 1884 qualifient cette situation de « fâcheuse » !

Ils se lancent dans l'aventure du progrès et projettent l'édification d'un château d'eau qui assurera « la distribution d'eau potable et filtrée dans tout le village... ».

(Sera continué)

Suzanne BERET

SOURCES

- Archives municipales de Blagnac

Série D : 1D15 à 1D26

3D24

Série G : 1G3

Série L : 2L1

Série M : 1M13 - 1M14 - 1M17

Série O : 1066-1067-1068

- Témoignages de Messieurs J. Capelle, J. Moncamp, J-L Rocolle que je remercie infiniment.

BIBLIOGRAPHIE

MASSOT (Philippe) « Saint-Exupère, évêque de Toulouse et Patron de Blagnac », imprimerie catholique, Toulouse, 1887.

¹ « Vivre à Toulouse sous l'Ancien Régime ». Ed. Perrin, 2000.

² Ce personnage a donné son nom à la rue où se trouvait sa résidence.

³ Nous ne savons pas situer cette source, si des Blagnacais peuvent nous renseigner, nous les en remercions à l'avance.

⁴ Voir à ce sujet l'article de Pierre Weidknet dans le n° 19 de notre revue.

MEMOIRES D'UN «FLANQUEUR»

Le Blagnac Sporting Club ne joue pas les tous premiers rôles comme le Stade Toulousain ou Colomiers. Il n'en est pas moins glorieux. Très ancien, puisque fondé en 1922, animé exclusivement par des Blagnacais, il n'a jamais connu la vente ou l'achat de mercenaires, comme tant d'autres, et son palmarès dans sa série est remarquable : 14 titres de champion des Pyrénées, le 1er ayant été conquis en 1930, 3 finales du Championnat de France, champion de France de 2^e division en 1983. Il faut ajouter à ce palmarès les récentes victoires comme Champion de France, pour 2001, des équipes première et réserve, en Nationale II.

LES ORIGINES DU JEU

Le rugby naquit dans la ville anglaise du même nom, le jour où un étudiant inspiré, fatigué de pratiquer un jeu de manchots, ramassa un ballon de « foot » pour aller le déposer entre les poteaux de but. Par la suite, on inventa les passes, et pour faciliter la chose, on ovalisa le ballon, ce qui lui donna les rebonds aléatoires qui font son charme. A l'origine, utilisant au mieux la prairie où on pratiquait, on fit la remise en jeu en tapant au pied dans l'arbre qui se dressait au milieu. Par la suite, on rasa l'arbre, qui gênait, et on inventa la « mêlée », qui groupait une partie de l'équipe, à savoir les « avants ». En souvenir du jeu de foot, on pratique le « dribbling », le ballon étant gardé collectivement au pied, lors de charges épiques, difficiles à contenir. Aujourd'hui le dribbling a été remplacé par le « maul », le ballon étant gardé en main, dans une charge collective rappelant la « tortue » pratiquée par les légions romaines. Il fallut bien pour discipliner le jeu, établir ces règles complexes et évolutives, qui finissent par dérouter les spectateurs, et même les joueurs, trop fréquemment sanctionnés, ce qui coupe les élans, et donne l'avantage aux buteurs, si bien que des rencontres se gagnent uniquement avec des coups de pied, belle revanche du football. On ne peut que le regretter, le jeu à la main étant à la base même du rugby.

Ainsi se développa ce « jeu de voyous pratiqué par des gentlemen ». Mais si les Anglais revendiquent justement ses origines, il est aussi vrai que les Français pratiquaient bien avant, à l'issue du Moyen Age, le jeu de « soule », où s'affrontaient les jeunes de deux villages voisins, par côteaux et ruisseaux, pour la possession d'une



BSC - Equipe I au début des années 30

outré en peau de mouton qu'il s'agissait de ramener victorieusement à la maison. Cela se passait entre les « durs » des pays de montagne. Est-ce par atavisme gaulois que le rugby s'est pratiqué en France dans les Pyrénées, le Massif Central, les Alpes, avant d'essaimer vers les plaines du Sud-Ouest et les pays de Garonne, pour atteindre les côtes proches, à Bayonne, Biarritz, Bordeaux, La Rochelle, Narbonne, Toulon, et la Catalogne.

COMMENT JOUE-T-ON AU RUGBY ?

Le jeu a cet avantage de pouvoir être pratiqué, à partir d'un minimum de capacités physiques, par tout homme (et depuis peu toute femme) qui trouvera sa place dans le large éventail des postes d'une équipe. Il est d'abord des rôles clés : les « demis », mêlée et ouverture, qui forment la charnière entre avants et arrières. Le demi de mêlée, généralement petit (on se souvient de l'exception du grand Bergougnan, qui



Equipe 2 au début des années 30.

officia brillamment au Stade Toulousain dans les années cinquante), petit donc mais inspiré, vif comme une anguille, qui choisit l'axe d'attaque et peut marquer son but tout seul en sortie de mêlée dans les 22 adverses. Généralement, on le voit ouvrir sur le numéro 10 par une longue passe qui le propulse à terre, en élongation, sur ses poignets, qui doivent être solides. C'est une figure de style, digne d'un ballet chorégraphique. Mais il peut aussi surprendre l'adversaire par une combinaison dite 89, à savoir partir au ras de la mêlée, servi par le troisième ligne centre.

Le rôle du numéro 10, demi d'ouverture, est fondamental pour diriger le jeu, lancer l'attaque, ou jouer au pied (sans abuser de la chose) avec décision et précision, au besoin tenter le « drop goal ». Il est des numéros 10 entrés dans la légende : Dauger de Bayonne, dont le Stade porte le nom, Gachassin, le « vif argent » de Bagnères et Lourdes... Autres rôles-clés, le talonneur, bien sûr, qui extrait le ballon, et l'arrière, dernier rempart de la défense, chargé de l'ultime placage ou de trouver la touche, ou encore de contre-attaquer en remettant en jeu toute son équipe. Là encore, on se souvient de Caujolle de Saint-Girons, arrière célèbre de l'équipe de France, que mon père, qui fut ouvreur dans l'équipe de l'Ecole Normale de Foix, où le rugby s'enseignait comme d'autres matières, saluait quant il le rencontrait sur la place des

Capots, devant le café Cahuc, dont le patron ne jouait qu'avec son béret de « montagnol ». Caujolle était connu pour avoir plaqué successivement deux trois quarts prêts à marquer l'essai. L'un d'eux avait eu malheureusement la colonne vertébrale cassée et notre arrière n'avait plus jamais joué. Parmi les Ariégeois, qui ont donné pas mal de vedettes, j'ai oublié de citer Magnol, demi d'ouverture de l'équipe de France, qui était pharmacien à Foix. Retraité, je l'ai vu jouer encore dans l'équipe du cru, comme j'étais potache au Lycée : le dimanche, nous allions voir les rencontres sur le stade. A l'époque, il n'y avait pas de télévision.

Je veux parler maintenant de la ligne arrière, dite des trois-quarts, d'abord des deux centres, qui doivent savoir « prendre l'intervalle » pour marquer entre les poteaux, après feintes de passe, passes redoublées, changements de pied, ou bien constituer la meilleure défense, en plaquant à tour de bras. Ce sont à la fois des costauds, des rapides, des décideurs. Un rôle particulier est à réserver aux deux ailiers, véritables lévriers, dont l'ennemi est la ligne de touche, à ne pas franchir, ou même d'y mettre seulement le pied. L'objectif est à côté du poteau marginal marquant l'en-but. Il arrive souvent que le ballon, volant de main en main depuis l'ouvreur et les centres n'arrive pas à l'ailier chargé du débordement. Celui-ci, s'il n'a pas été décalé, est envoyé au massacre, si, bloqué par une meute adverse qui dévale sur lui, il n'a pu botter au-dessus pour lui-même, ou recentrer au pied sur le pack de ses avants,



BSC - Equipe 1 - Saison 1946-1947



BSC - Saison 53-54

menés par la troisième ligne. (Je connais précisément le rôle pour l'avoir tenu, et subi les blessures qu'il peut entraîner par suite des percussions subies en pleine course).

Les trois quarts formant « la cavalerie », les avants sont évidemment « l'infanterie ». On sait que c'est la reine des batailles, et que c'est à l'avant qu'on gagne le ballon. En Ariège, dans l'entre-deux guerres, on les appelait « les bourriques ». Mais, quoi qu'on puisse en penser, ce n'était pas péjoratif. Les bourricots, dans les familles montagnardes, formaient la base des transports, du support des charges, du travail pénible. Ils sont respectés et choyés : on leur doit presque tout. D'où la comparaison avec les avants de nos équipes de rugby, qui n'en peuvent être qu'honorés !

Parmi les avants, on distingue la première ligne, célébrée pour ses entrées en mêlée percutantes. Dans les tribunes, on les accompagnait par des « hans » sonores. A Saint-Girons, au Sporting Club, les premières lignes, souvent des « Massadels » bien de chez eux, portaient une barbe de la veille, pour raper la joue des adversaires ! A l'époque, c'étaient souvent des lourds, des cent kilos, pour tenir le choc et augmenter le poids de l'ensemble, ce qui est primordial, mais cela nuisait à leurs déplacements. On a changé cela : les piliers savent courir comme les autres. Les deuxième lignes spécialistes de la touche, culminent à pas loin de deux mètres. Là aussi, on a

changé la chose, dans la mesure où on peut les propulser librement vers le haut. Il en est de remarquables dans les packs anglais : on remarque les numéros 5 capteurs de ballons.

Mais je veux faire un sort particulier à la troisième ligne. Les centres, qui extraient le ballon en dernier, ont un rôle primordial dans les sorties de mêlées. Ce sont des hommes d'expérience directeurs de jeu, souvent nommés capitaines du pack, et même de l'équipe. Mais les véritables artistes, qui laissent un nom en équipe de France, dans les batailles internationales, ce sont les troisième ligne ailes, appelés « flanqueurs » (les Anglais disent « wingers »), et plus spécialement, je ne sais trop pourquoi, le numéro 7, à l'aile droite. C'est lui qui « explose », dans les bagarres farouches. Dans les parties que je regarde à la télévision, faute de mieux, j'essaie de ne pas quitter des yeux le numéro 7 dans son rôle, de même que je regardais dans le sien Louis Jovet, au cinéma ! Il y a eu des « flanqueurs » célèbres, tel Jean Prat, que je regrette de n'avoir pas vu sur le terrain, ou Crauste, dit « le Mongol », qui avait le physique de James Bond, que je vis un jour à Jean Bouin contre les Gallois, lorsque l'arbitre Bernard Marie qui fut ultérieurement maire de Biarritz, dût laisser sa place sur accident. (Je fus ému de rencontrer Bernard Marie dans ses fonctions, moi comme membre du conseil d'administration du Musée de la Mer, en face du Rocher de la Vierge. Mais ceci est une autre histoire...).

La 3^e ligne s'intègre à peine à la mêlée, qu'elle quitte au plus tôt à la sortie immédiate du ballon, soit pour aller pourrir la sortie adverse, je parle des ailiers, soit pour partir à l'attaque au ras de la mêlée. Ou bien elle va renforcer la ligne des trois quarts, pour jouer en surnombre, ou pour plaquer l'attaquant adverse, ou encore pour réaliser une interception gagnante. Pas étonnant que le numéro 7 soit sacré assez souvent le meilleur homme sur le terrain.

UN « FLANQUEUR » DU BLAGNAC-SPORTING-CLUB

Tout ce que j'ai dit, c'est pour m'honorer d'avoir pu recueillir le témoignage d'un remarquable ancien « winger » blagnacais. Formé à 14 ans dans « l'Ecole des Sports », sise dans l'allée des Ramiers, par l'entraîneur Caploc, en 1947, il fut champion de France en 1958 en promotion Honneur, il prit sa retraite de joueur à 31 ans. Il fut président du club de 1980 à 1987. Il se souvient des entraînements du jeudi, sur le terrain qui était perpendiculaire à la Garonne, du repas qui suivait dans une baraque en tôle ou au Café Gouin. Le vestiaire était « chez Canal ». On fournissait

le maillot, le short (on disait « le flottant »), les chaussettes bleu et rouge, mais pas les « crampons », choisis personnellement avec soin et soigneusement entretenus, comme arme essentielle. En fin de saison, il y avait le banquet offert par le président Argelès, chez lui ou « aux Terrasses ». Les déplacements avaient lieu dans le camion, sables et graviers, du président. Il y avait pour les rencontres beaucoup de spectateurs et de supporters, notamment féminins. Notre joueur se souvient de Germaine Ricard, celle qui dirige actuellement notre revue d'histoire locale.

Les supporters féminins étaient parmi les plus farouches. Je me souviens d'une bagarre à Foix, dans les tribunes, entre femmes soutenant les équipes opposées de Foix et Pamiers, qui se régla à coups de parapluies roulés. Cette passion féminine était prisée par les joueurs. J'entends encore dans ma mémoire chanter dans les vestiaires, lors du laçage des souliers à crampons, dans l'odeur d'embrocation, le refrain qui proclamait : « Ah, prenez pour mari un joueur de rugby... ». La chanson ne valait pas grand chose, mais il arrivait pourtant que ça marche.

Puisque nous parlons des supporters, l'ennemi était l'arbitre. De même, l'ennemi du joueur, principalement du troisième ligne, était le « hors jeu », surveillé de près par le-dit arbitre. On prétendait que lorsque celui-ci était Anglais, il avait coutume de siffler par prémonition un peu avant qu'il ne se produise, s'agissant bien sûr d'un joueur français partant à l'attaque. Ah, ces arbitres anglais, que de matches internationaux ils nous ont fait perdre... à ce que l'on prétend ! Et le fait que « l'International Board », succursale de la Fédération anglaise, refuse aux arbitres français d'exercer leur métier, pour incompétence (ce sont les Anglais qui font les règles) et partialité, n'arrange pas l'opinion de nos supporters qui doutent pour leur part de la compétence et du « fair play » des arbitres anglais. J'arrête là la polémique, même si je vois d'ici plusieurs blagnacais et toulousains se tapoter le menton !

Comme combats célèbres, notre « flanqueur » se souvient de la finale du championnat de France 1957-1958 à Chateauroux, remportée par le club 13 à 9 contre Ponthieu-les-Mans, de la finale de 1955, où le BSC fut battu à Limoges par la Monnaie de Paris. A la saison 86-87, le club atteignit la 1re division. Il fut redescendu l'année suivante : on ne peut rester longtemps sur un sommet, a dit le Général-de-Gaulle !!

Yvan Dufour, puisque c'est de lui qu'il s'agit, se souvient comme joueurs de Puig, Mounibas, Lagarde, Lacanal, Rivals, Forez, d'un nommé Ravioli dont il a oublié le nom de baptême, tant il était peu utilisé par ses camarades, de Trouillet, Pons,

BLAGNAC - SPORTING - CLUB

SOCIÉTÉ MIXTE OMNISPORTS, FONDÉE EN 1904

PALMARÈS DE LA SECTION HOCKEY :
Équipe Première
 1935-37 - Champion des Pyrénées, 2^e série ;
 1947-48 - Vainqueur Coupe des Pyrénées ;
 1948-49 - Champion des Pyrénées 4^e série ;
 1952-53 - Champion des Pyrénées, 2^e série ;
 1974-75 - Champion des Pyrénées, 2^e série ;
 Fractions Championnat de France ;
 Vainqueur Challenge de Toulouse ;
 1953-56 - Champion Pyrénées, Promotion ;
 1956-57 - Champion Pyrénées, Promotion ;
 1957-58 - Champion Pyrénées, Promotion ;
 Champion de France ;
 1958-59 - Champion des Pyrénées, Honneur ;
 1959-60 - Champion des Pyrénées, Honneur ;
 Raquette Championnat de France.

Équipe Deuxième
 1946-50 - Champ. Pyrénées, réserve 4^e série ;
 1952-53 - Champ. Pyrénées, réserve 3^e série ;
 1962-63 - Champ. Pyrénées, réserve 1^e série.

Équipe Jeunes
 1946-47 - Vainqueur Challenge Henri Evens.
 Rugby à huit
 1956-57 - Champion des Pyrénées.

SIEGE SOCIAL : CAFÉ GOUIN
 BLAGNAC (H.-G.)
 TÉLÉPHONE 88-01-42
 COMPTE CHEQUES POSTAUX TOULOUSE 112.380

15 novembre 1996
 Blagnac, le _____ 19__

FONDE en 1922

Membres fondateurs : Mrs GENDRE - LAPEYRADE et LAVIGNE

Présidents successifs

Mr GENDRE	1922
Mr GILABERT	1924
Mr BENAZET	1927
Mr DAUBEZE	1929
Mr GILABERT	1930
Mr TROESLER	1931
Mr VERGE	1933
Mr GILLES	1938
Mr DEBORDS	1941
Mr GELOS	1942
Mr CONTIE	1944
Mr ARGELES	1948
à	1971
Mr LABORDE	1972
Mr BOURGADE	1973
Mr RAYNAUD	1973
à	1978
Mr THOMAS	1978
à	1980
Mr DUFOUR	1980
à	1987
Mr VIADIEU	1987
à	1988
Mr CALAC	1988
à	1991
Mr VIEL	1991
à	1992
Mr DUFOUR	1992
à	1999

Auriac, St-Blancat dit « locomotive » qui jouait pilier, de Salafa, Lapouge, Roger Dufaut. Jean-Louis Puig, qui fut nommé maire à la Libération, était directeur sportif. Son fils, Jacques, qui lui succéda comme Maire, fut pratiquant. Remarqué comme joueur, Yvan Dufour fut embauché par Mazamet, ainsi qu'Emile

Dufaut et Delpech pour jouer en division première. L'équipe perdit en finale contre Lourdes, mais gagna en Dumanoir en 1958. En 1962, Dufour passa au jeu à 13, qui comme on sait a supprimé les 3ème ligne ailes, pour jouer au TO Toulouse, puis à Albi 13. A l'époque, quand on avait jouté à 13, il était interdit de revenir à 15. A 31 ans, Dufour arrêta de jouer, pour revenir à la cité de Blagnac, qui le choisit comme président du BSC en 1980.

On trouvera en annexe le palmarès de la section rugby du BSC Blagnac de 1936 à 1957, et la liste des présidents successifs. La famille Argelès nous a confié également des photographies d'équipes, qui datent des années 1948 à 70. On y reconnaît la plupart des joueurs, dont nous donnons le nom. A remarquer qu'à l'époque, certains portaient encore le béret des origines.

RÉFÉRENCES :

- Témoignage d'Yvan Dufour, ancien joueur et président du BSC de 1980 à 1987.
- Documents et photographies communiqués par Mme Argelès, veuve de l'ancien président du BSC, de 1948 à 1971. Le Stade de Blagnac porte le nom d'Ernest Argelès depuis 1997

Nota Bene

Les commentaires et notes d'humour ravageur sont évidemment de mon propre chef. J'ai pris modèle en cela sur Antoine Blondin, écrivain talentueux (« Un singe en hiver ») et chroniqueur sportif, spécialiste du « vélo », qu'il tenait à distinguer de la vulgaire bicyclette. Il eut un jour l'audace de facturer au directeur du journal « l'Équipe » ses « verres de contact ». Le directeur, Godet, organisateur du Tour de France, contesta fermement, la fourniture de lunettes aux rédacteurs ne figurant dans aucun contrat. Blondin dut expliquer que les verres en question étaient ceux qu'il devait offrir aux divers supporters, de bistrot en bistrot, pour obtenir à leur « contact » les renseignements et anecdotes qui meubleraient ses articles. De fait, sans ces « brèves de comptoir », comme disent les journalistes, combien seraient insipides nos chroniques sportives !

Le terme de « bistrot », de langue russe, fut introduit chez nous par les cosaques des armées alliées qui poursuivirent Napoléon en 1814 jusqu'à la porte de Pantin à Paris, brillamment défendue par le Général Compans, lequel commandait faute de mieux une troupe de « Marie-Louise ». Sans descendre de leur cheval, les farouches guerriers demandaient à boire aux gargotiers en disant « bistro, bistro », qui signifie « vite, vite ». On remarquera que j'ai habilement conclu ma diversion en évo-

quant par un détour notre blagnacais le plus historiquement célèbre, auquel notre revue a consacré plusieurs articles !

ELOGE DE LA DIGRESSION : L'ANNÉE VICTOR-HUGO.

Incorrigible, j'ai encore dérapé pour une digression incongrue, qui n'avait rien à voir avec le rugby, sujet traité, que me reprocheront mes collègues du Comité de Rédaction. Mais cette fois, c'était me permettre d'évoquer Victor Hugo, en pleine année qui lui est officiellement consacrée, en hommage au deux centième anniversaire de sa naissance. En effet, celui-ci illustre de longues digressions nombre de ses romans, car il ne voulait pas seulement raconter, mais aussi instruire. Le lecteur assidu se souvient du chapitre consacré à Waterloo, de celui sur l'argot parisien, argot du Temple et argot des barrières, dans « les Misérables ». Et encore de l'étude sur la grande truanderie, avec sa cour des miracles, dans « Notre Dame de Paris », des longues notations géographiques ou historiques dans « Bug Jargal », « Han d'Hislande », « L'homme qui rit », « Les travailleurs de la mer »...

Aurai-je le temps de relire tout ou au moins une partie de l'œuvre monumentale de celui qui fut à la fois ou successivement poète, romancier, dramaturge, amoureux romantique, homme politique successivement monarchiste, bonapartiste, républicain, et encore journaliste, dessinateur, pair de France sous la monarchie de juillet, député de Paris puis sénateur sous la 3^e république. Il faut lire ce qui fut publié sous le titre de « Choses vues » ... Ah oui, salut l'artiste !

Henri-Robert CAZALE

Les Vainqueurs : leurs noms

- FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE 1954-55 : Brefel, Trouillet, Lacanal, Pons, Nicephor, Castera, Dufaut, Rivals, Auriol, Dufour, Raymond, Lapouge, Vinceneau, Mannibas, Feuillerat
- FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE 1957-58 : Vaissières, Garcia, Lacanal, Delez, Trouillet, Castera, Dufaut, Pons, Raynaud, H. Rivals, Pros, Auriol, Mannibas, Decamps.
- FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE 1956-60 : Carles, Niapport, Lagarde, Pons, Delez, Castera, Dufaut, Rivals, Baux, Trouillet, Raymond, Roques, Auriol, Carmeille, Thomas.

L'HOMMAGE DE BLAGNAC A VICTOR HUGO



Eau Forte de Rodin

L'écrivain Victor Hugo voit le jour à Besançon le 26 février 1802 au crépuscule de la Première République.

« Le siècle est à la barre et j'en suis le témoin », écrit-il dans « L'Année Terrible ». Son véritable engagement politique débute à la fin de la Monarchie de juillet :

« En 1848, je n'étais que libéral, en 1849, je suis devenu républicain » précise-t-il au romancier Alphonse Karr.

Député, il s'oppose avec courage au coup d'état de Louis Napoléon Bonaparte. Exilé, il met sa plume au service de la démocratie bafouée et devient alors le chef spirituel de tous les progressistes de l'Europe et le chef de file prestigieux des républicains français.

1870 : l'effondrement du Second Empire permet à Victor-Hugo de rentrer en France. Elu sénateur en 1879, entourée de l'admiration de tout un peuple, il devient le personnage le plus emblématique de la Troisième République.

Son talent littéraire d'une puissance créatrice et d'une diversité étonnantes lui vaut une célébrité bien au-delà de nos frontières.

De nos jours, Hugo est toujours l'un des écrivains français les plus lus au monde en raison de son humanisme et de sa sensibilité attachée à tout ce qui souffre, aime, espère.

Sa pensée visionnaire s'exprime dans ses discours politiques d'une modernité stupéfiante. Presque seul contre tous, il défend les projets d'abolition de la peine de mort et de respect des droits des femmes. Son discours sur l'Europe, prononcé en 1849, semble avoir été écrit aujourd'hui :

« Un jour viendra où la guerre paraîtra aussi absurde et sera aussi impossible entre Paris et Londres, entre Petersbourg et Berlin, qu'elle serait impossible et qu'elle paraîtrait absurde aujourd'hui entre Rouen et Amiens. Un jour viendra où vous France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne, vous toutes nations du continent, sans perdre vos qualités distinctives et votre glorieuse individualité, vous vous fonderez étroitement dans une unité supé-

rieure, et vous constituerez la fraternité européenne... »

Victor-Hugo s'éteint le 22 mai 1885 à Paris après avoir prononcé dans son agonie ce dernier vers : « c'est ici le combat du jour et de la nuit ».

... Après d'émouvantes funérailles nationales, sa dépouille, déposée selon son vœu dans le corbillard des pauvres, est portée au Panthéon, Temple de la République, où elle repose.

La disparition de Victor-Hugo a une telle résonance dans tout le pays que même dans la petite commune de Blagnac, le maire, Félix Debax, ajourne la réunion du Conseil Municipal prévue le 31 mai 1885, veille des obsèques, et prononce solennellement devant les conseillers l'allocution que nous reproduisons pour participer nous aussi à la commémoration du bicentenaire de la naissance de ce grand homme.

« Au moment où nous prenons place pour discuter de nos affaires communales, le grand peuple de Paris, la France entière, se presse autour de l'Arc de Triomphe de l'Etoile pour rendre un suprême hommage à la dépouille mortelle de Victor Hugo exposée à la vénération de l'univers, tandis que son esprit immortel plane et rayonne dans l'espace infini.

La patrie reconnaissante donne le Panthéon pour tombeau au chantre inspiré des Rayons et des Ombres, des Odes et Ballades ; au styliste incomparable de Notre Dame de Paris ; au tragique qui a mis toute son âme dans Ruy Blas, Hernani, le Roi s'amuse, les Burgraves ; au philosophe humanitaire du Dernier jour d'un condamné, des Misérables ; au Vengeur du Parjure, au grand poète des Châtiments.

La France, qu'il honore, lui a voté des funérailles nationales auxquelles assisteront les représentants de tous les peuples civilisés.

La mort de Victor Hugo étant un deuil national j'ai l'honneur de vous proposer de lever la séance » (Vifs applaudissements)

« Une somme de quatre-vingts francs a été mise à la disposition de Monsieur le Maire pour l'envoi d'une couronne à l'enterrement de Victor-Hugo ».

(La réunion suivante du Conseil municipal s'est tenue le 6 juin 1885).

Source : A.M. Blagnac 1D25

UNE EXPOSITION : «HISTOIRE DE LA MONNAIE»

A l'occasion de la disparition du franc et du passage à l'euro, notre association **BLAGNAC HISTOIRE ET MEMOIRE** a présenté, en février dernier, à Odysud, la riche collection de pièces et de billets appartenant à Daniel Bonzom, un de ses membres.

Cette exposition de la monnaie, de Crésus (564 avant J.C.) à nos jours, a attiré de nombreux visiteurs, toutes générations confondues.

Les pièces et les billets de la seconde moitié du XX^e siècle ont éveillé des souvenirs et provoqué des commentaires attendris. De courte durée et malheureusement en période de vacances scolaires (peu de classes ont pu la voir), cette exposition d'un très grand intérêt mérite d'être réinstallée en d'autres lieux : peut-être dans le hall de la Poste après les travaux de rénovation...

«L'association **BLAGNAC HISTOIRE ET MEMOIRE**» remercie toutes les personnes qui ont permis la réalisation de cette exposition et en particulier l'Union Philatélique blagnacaise qui a prêté les panneaux.

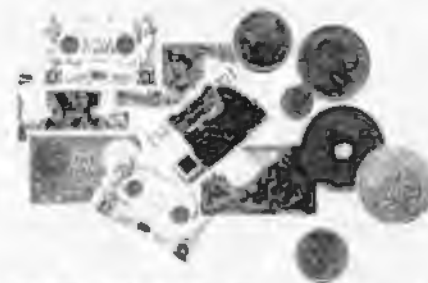


Daniel Bonzom présente sa collection à Monsieur Bernard Keller.



Visite en famille.

EXPOSITION Du 5 février au 2 mars 2002



HISTOIRE DE LA MONNAIE *Ses origines et son évolution*

Collection Daniel BONZOM
Association Blagnac histoire
et mémoire

Médiathèque Odysud
4, avenue du Parc
BLAGNAC

De mardi au samedi, de 13h à 17h

VILLE DE BLAGNAC



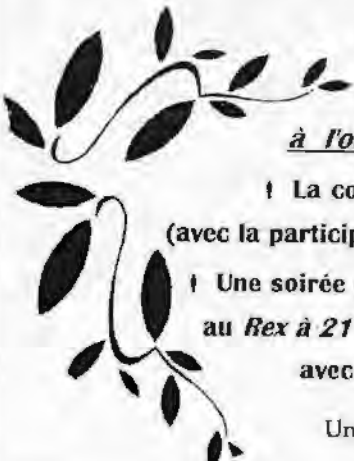
UNE JOURNÉE DE LA FEMME BIEN REMPLIE

11 h 30 : La municipalité a répondu positivement à la suggestion de notre association d'honorer la mémoire de Jeanne Hérisson qui a permis, grâce à sa donation, la construction de la première école de filles.

Le 8 mars dernier, lors d'une cérémonie toute d'émotions et de bonne humeur, une plaque a été dévoilée par Jeannette Weidknet et Suzanne Béret sur le bâtiment situé sur la place qui porte désormais le nom de cette généreuse bienfaitrice en présence de Madame Françoise Imbert, Députée, de Monsieur Bernard Keller, Maire de Blagnac, de conseillers municipaux, d'enseignant(e)s, d'anciennes élèves et de très nombreuses autres personnes. Un cocktail convivial a rassemblé tout ce monde dans la salle des mariages et terminé la matinée fort agréablement.

14 h : L'après-midi de 14 h à 16 h, Jeanne Salles, Christiane Combelle, Suzanne Béret et Jeannette Weidknet ont eu des échanges très intéressants sur la condition féminine avec le groupe « Dialogues de Femmes ».

21 h : Enfin, en soirée, Jeannette Weidknet, Christiane Combelle, Jeanne Salles, Suzanne Béret, Jacques Sicart... ont assisté à la projection du film « Chaos ».



vendredi 8 mars 2002
à l'occasion de la Journée de la Femme

! **La condition de la femme d'hier et d'aujourd'hui**
(avec la participation de l'Association Blagnac Histoire et Mémoire)

! **Une soirée cinéma en collaboration avec le service culturel**
au Rex à 21 h autour du film "CHAOS" de Coline SERREAU
avec échange convivial autour d'un cocktail

Une partie de l'annonce faite par «Dialogues de femmes»



Photo Th. Alonzo



Devant une assistance amusée dont on ne voit qu'une partie, Monsieur le Maire, Bernard Keller, remet une rose à Germaine Ricard, ancienne élève de l'école et responsable de publication de notre revue. (photo Th. Alonzo).

ERRATUM : dans l'article «Genèse d'une Association» paru dans le numéro 22 (novembre 2001) une erreur s'est glissée dans l'orthographe d'un nom propre. Dans la légende des photos, page 29 et page 30, il faut lire : le professeur DAMBRIN et non MAMBRIN. Nous vous demandons de bien vouloir nous excuser de cette erreur, qui nous a été signalée par de nombreux lecteurs.

